

Władysław Kotwicz

Contributions aux études altaïques¹

A

Les termes concernant le service des relais postaux

1. Dans les steppes illimitées de l'Asie Centrale, les nomades créèrent à plus d'une reprise de puissants empires, pourvus d'une organisation régulière et solide. On s'y préoccupait avec une sollicitude toute particulière d'assurer les moyens rapides et infaillibles d'expédier aux confins les plus éloignés les messages officiels, militaires pour la plupart, et de transporter d'un lieu à l'autre les personnes au service du pouvoir. C'est pourquoi les steppes étaient traversées dans les directions les plus importantes par des voies de communication, le long desquelles l'on entretenait des relais postaux. Lorsque, après la chute d'un Etat, il en surgissait un nouveau, aussitôt un nouveau réseau postal se formait, s'organisant à peu près dans les cadres du précédent. C'est dans ces conditions qu'une terminologie y fut créée et consolidée. Passant d'un Etat à un autre, indépendamment même de la nation qui détenait le pouvoir au moment donné, et ne subissant parfois que de légers changements de forme ou de sens, cette terminologie, intimement liée au service de poste, a conservé jusqu'à ces derniers temps de très anciens éléments altaïques.

Au XIII^e et au XIV^e siècle, grâce aux circonstances singulières dans lesquelles se développa la domination des Mongols, leur service de relais postaux s'imposa à la plus grande partie du monde contemporain. Il éveilla l'intérêt des représentants des pays les plus éloignés d'Europe et d'Asie. Les Mongols eux-mêmes insérèrent une note d'information concise, mais substantielle,

¹ Collectanea Orientalia, № 2, Wilno 1932, pp. 1—54.

sur l'organisation de ce service, dans l'*Histoire secrète des Mongols* de 1240 (§§ 279—281) et plus tard, une description plus détaillée fut préparée pour l'encyclopédie *King-che ta-tien*, description qui s'est conservée, bien qu'en manuscrit jamais publié, jusqu'à nos jours¹. Il doit y avoir aussi de nombreux renseignements dans l'histoire des Mongols *Yuan che*, et spécialement dans le recueil de lois *Yuan tien-tchang*².

Après la chute de l'empire mongol, cette organisation postale dut s'effondrer aussi, mais il en resta quelques débris qui survécurent jusqu'au moment où ils furent recueillis par les auteurs du code de 1640, dans un chapitre spécial, consacré aux moyens de communications³.

Quand les Mandchous eurent conquis la Mongolie et les autres pays au delà de la Grande Muraille, ils y organisèrent leur service de relais postaux sur les mêmes bases que le système mongol. Les détails en sont consignés dans le règlement du Li-fan-yuan, publié en trois langues: mandchoue, mongole et chinoise⁴.

Dans ces conditions, il a été possible d'étudier de près la terminologie postale mongole et mandchoue. Aussi s'en est-on

¹ Pelliot, *L'édition collective des oeuvres de Wang Kouo-wei*, T'P XXVI (1929), p. 182.

² Dans le T'oung Pao XXVIII (1921), pp. 380 et 491—492, M. Pelliot publie d'intéressantes informations sur les manuscrits et les éditions imprimées du code *Yuan tien-tchang*, qui est de première importance pour les recherches sur l'organisation de l'empire mongol. Notons ici cependant que, outre le manuscrit de ce code déposé à la bibliothèque de Cambridge, il en existe encore en Europe un exemplaire à Leningrad. P. S. Popov, qui fut pendant longtemps drogman à la Légation russe de Pékin, obtint (probablement par l'intermédiaire de l'archimandrite Palladius) un exemplaire manuscrit, croyons-nous, du code qu'il dénomme *Yuan-tch'ao tien-tchang*. Попов en communiqua un compte rendu assez étendu (*Яса Чингис-хана и Уложение монгольской династии Юан-чао-дянь-чжан*, Записки ВИАРО, XII, 1907, pp. 0150—0163). Après la mort de Попов, la bibliothèque de l'Université de Petrograd prit possession de ses collections chinoises, et c'est là que doit se trouver l'exemplaire de l'ouvrage en question.

³ К. Θ. Голстунский, *Монголо-ойратские законы 1640 г.* СПб. 1880, pp. 5—6, 39—40, 105—106, 110.

⁴ T'P XXVII (1930), p. 178.

occupé plus d'une fois, surtout en ce qui concernait certains mots. Mais c'est dans ces dernières années qu'on a fait le plus de progrès sur ce terrain, depuis que s'y sont intéressés spécialistes pour l'histoire de l'Asie Centrale, tels que M. P. Pelliot et V. Vladimirtsov¹. On a pu élucider ainsi de nombreuses questions liées à cette terminologie. Mais ces questions en suscitent de nouvelles, non sans importance pour les études altaïques. C'est ce qui nous détermine à formuler quelques observations qui, croyons-nous, ne seront pas superflues.

Mo. *žam*, turc *yam*, ma. *gamun*

2. Vladimirtsov² émet la supposition, que le mot *žam* ne s'est introduit chez les Mongols que lors de leur domination, passant de chez eux aux Turcs sous la forme de *yam*, pour se répandre ensuite sous ces deux formes dans toutes les possessions mongoles. A cette époque, *žam* voulait dire 'relais postal'; plus tard, après la chute de l'empire, il demeura chez quelques tribus mongoles, avec le sens nouveau de 'route'.

M. Pelliot accepte, bien qu'en partie, ces explications, tout en rappelant que, déjà en 1900, K. Shiratori avait constaté que ce terme était connu dès le temps de la dynastie des Wei (T'o-pa)³. Le caractère chinois 咸 *hien*, usité pour rendre ce terme, aurait été prononcé dans cette époque, selon M. Karlgren, **gam*, mais M. Pelliot suppose que, dans la transcription des mots altaïques, *γ* représentait simplement une sorte d'«*alif*», et, qu'en pratique,

¹ В. Я. Владимирцов, *Заметки к древнетюркским и старомонгольским текстам*, Доклады Акад. Наук СССР—В, 1929, pp. 290—294; P. Pelliot, *Sur yam ou žam »relais postal«*, T'P XXVII (1930), pp. 192—195 et autres.

² *Op. c.*, p. 294.

³ M. Pelliot (T'P XXVII, pp. 192—195, voir aussi p. 356) s'en réfère au travail de M. Shiratori, *Über die Sprache des Hiungnu-Stammes und der Tung-hu-Stämme*, publié à Tokio en 1900. Je n'ai pas accès à cet article, mais M. Shiratori avait présenté son travail, le 16 novembre 1899, à l'Académie des Sciences de St-Petersbourg, qui le fit paraître dans son Bulletin sous le titre: *Sinologische Beiträge zur Geschichte der Türkvölker II. Über die Sprache der Hiungnu- und des Tunghu-Stämme*, Извѣстия Имп. Акад. Наук XVII (1902), pp. 01—033. (Sur le mot *žam*, v. pp. 015—017). M. B. Munkácsi a donné un compte rendu détaillé du travail de M. Shiratori dans le Ksz IV (1903), pp. 240—253.

il ne se prononçait pas; mais qu'en revanche, déjà vers l'an 500 de notre ère, il existait entre γ et a un élément palatal, que le système de M. Karlgren néglige.

L'interprétation de M. Pelliot présente de grands avantages, et il serait désirable que les sinologues dirigent leur attention sur le problème qu'il pose, celui-ci ayant une grande importance pour établir l'ancienne prononciation des vocables altaïques. C'est donc bien à propos que M. Dragunov vient de confronter l'ancienne prononciation chinoise avec la vieille langue mandarine des XIII^e et XIV^e ss.; seulement, il a négligé de conclure, comme il semblait inévitable d'après ses propres observations, que les anciennes syllabes $*\gamma a$ et $*\gamma am$ (dans la prononciation de M. Karlgren), qui correspondent à χia , et χiam des XIII^e et XIV^e ss., se prononçaient en réalité γia et γiam ¹.

Dans notre cas, ce qui complique la question, c'est qu'il faudrait vérifier si l'on peut, en effet, omettre la gutturale initiale, pour la remplacer, en quelque mesure, par un élément palatal. M. Pelliot n'avait en vue que les deux formes: turc *yam* et mo. *žam*, qui ne présentent pas de gutturale, mais la langue mandchoue a encore conservé, comme l'a signalé en 1924 M. W. Bang², une troisième forme *gamun* (*giyamun*), qui a passé chez les Dagours (*gamun* ~ *gamin*)³ avec le sens de station postale et qui semble avoir été déjà connu des K'i-tans⁴. Cette forme commence par une gutturale palatalisée. M. Bang paraît croire que c'est là une forme dérivée de *žam* et, pour appuyer son idée, fait intervenir la forme intermédiaire $*d'am$. Il serait

¹ A. Dragunov, *The hPhags-pa Script and Ancient Mandarin*, Известия Академии Наук СССР, VII серия, Отдел. Гуманитарных Наук, 1930, pp. 632—636.

² W. Bang, *Türkisches Lehngut im Mandschurischen*, UJb IV (1924), p. 19.

³ О. Ивановский, *Mandjurica. I. Образцы солонского и дахурского языков*, СПб. 1894, pp. 52, 68, 71. Probablement ce sont *gamun* ~ *gamin* qu'on doit substituer aux formes: dagour *gamin* et jučen *ko-man*, qui sont citées par M. Shiratori et, d'après lui, par M. Pelliot (*Les mots mongols dans le Korye* sǎ, JAs, octobre-décembre 1930, p. 264).

⁴ *Liao che yu-kie*, chap. II, fo l^v: 嘉們鄂爾多 *kia-moun wo-eul-to* = *gamun ordo* 'bureau de poste'.

malaisé d'exclure **ġam* < **d'am*; néanmoins, ce qui s'oppose à cette hypothèse, c'est le fait que les formes *yam* et *žam* concordent parfaitement avec la phonétique mandchoue et, qu'en cas d'emprunt, le mandchou n'aurait nul besoin de modification. D'ailleurs, l'évolution devrait procéder plutôt dans le sens : **ġam* > **d'am* > *žam* ~ *yam*, et non dans le sens contraire¹. L'origine énigmatique de *ġamun* ne s'expliquerait, apparemment, qu'en supposant qu'il provient d'une forme plus ancienne, à savoir **ġam*² et que loin d'être une variante dérivée de *yam* et *žam*, il est avec eux plutôt sur pied d'égalité ou, peut-être, même plus ancien. A l'appui de cette hypothèse, nous avons précisément le fait qu'aussi bien *ġamun* (ou, effectivement, **ġam*) que le *γam* des Wei possèdent chacun une gutturale initiale. Si de plus, nous admettons, comme le devine M. Pelliot et comme il semble résulter des recherches de M. Dragunov, que le caractère chinois *hien* se prononçait, au temps des Wei, non pas *γam*, mais bien *γiam*³, les deux formes apparaissent presque identiques.

Mais supposons même que M. Karlgren n'ait pas commis d'erreur, en attribuant au caractère *hien* l'ancienne prononciation **γam*, sans nul élément palatal, et qu'ainsi se prononçait au temps des Wei le mot altaïque qui signifiait 'relais postal'. Ceci étant admis, demandons-nous, si les variantes ultérieures : *ġamun*, *yam* et *žam*, de nous connues, auraient pu dériver de cette forme? Oui, croyons-nous pouvoir affirmer.

L'on connaît bien, sur le terrain altaïque, les alternances *γ* ~ *y*, *y* ~ *ž*; on les retrouve le plus fréquemment dans le mon-

¹ S'il était possible de prendre en considération, dans ce cas, la forme *d'am*, elle témoignerait plutôt en faveur de l'origine chinoise de ce vocable, le caractère chinois *tchan* 站 'station', se prononçant naguère *lam*, soit *dām* (selon M. Karlgren), mais M. Pelliot semble ne pas admettre la possibilité de cette origine (*Sur quelques mots d'Asie Centrale attestés dans les textes chinois*, JAs, mars-avril 1913, p. 458). M. Schmidt également n'a pas rangé *ġamun* parmi les éléments chinois du mandchou (*Chinesische Elemente im Mandschu*, AM VII, 1931, pp. 573—628, VIII, 1932, pp. 233—276, 353—436).

² Quant à ce qu'il en est de la finale *-un*, la langue mandchoue en a pourvu toute une série de vocables monosyllabiques, empruntés à d'autres langues, pour soutenir la dernière consonne, par ex. *nom-un*, *kem-un*, *del-un*, *lam-un*.

³ A comp. Dragunov, *op. c.*, p. 785, № 192.

gol, et Vladimirtsov leur prête une attention toute particulière¹. D'autre part j'ai cherché à en démontrer l'existence dans les langues tongouses, particulièrement dans les mots empruntés au mongol; on peut même y rencontrer l'intéressante évolution: $\gamma > \dot{g} > y > \dot{z}$ ².

Mais voici que nous nous heurtons à une difficulté sérieuse. Les alternances en question ont lieu principalement au milieu du mot ou au commencement du suffixe, tandis que ce qui nous préoccupe, c'est le commencement du mot. Peut-être toutefois n'est-il pas impossible de les trouver aussi à cette place.

La langue mandchoue connaît les mots: *giru-* et *yertu-* 'avoir honte' (racine *gir-* ~ *yer-*); *gan*, *yar-gan*, 'justice, vérité', *ya-ta* 'véritablement' (racine *ga-* ~ *ya-*). D'autre part, le mot *ma. jamun* (*giyamun*) correspond en gold en et olča à *yamu*. Et c'est grâce précisément à cette alternance, que nous avons dans ces langues les deux formes: *gam(un)* et *yam(u)*, pour le terme en question.

Mo. *žida* (bouriate *žada*, cf. polonais *dzida*) possède de curieux corrélatifs: en turc *žida* ~ *yida*, ce qui constitue un emprunt au mongol³, et dans les langues tongouses, *gida* ~ *geda*. Cette dernière forme, nous la rencontrons aussi bien dans les dialectes tongous méridionaux, sans excepter le mandchou et le jučen, que dans ceux du nord. M. Schmidt attribue une origine chinoise⁴ (*U* *kia* 'lance' < *kāt* ou, d'après M. Schmidt **gjat*) à la forme tongouse; toutefois, du fait que ce mot est si généralement répandu chez les Tongous, il est permis de présumer que la forme tongouse est, peut-être, plus ancienne que la forme mongole.

¹ Владимирцов, *Сравн. грамм.*, pp. 200—284, 368; voir aussi А. Рудневъ, *Хори-бурятский говоръ*, СПб. 1913—1914, p. XIX, § 45, et Н. Поппе, *Аларский говор* I, pp. 26 et 57.

² *Contributions aux études altaïques* I—III, RO VII (1931), pp. 229, 233.

³ Pelliot, *Sur la légende d'Uyuz-khan en écriture ouïgoure*, TP XXVII, pp. 270—273; Bang, UJb IV, p. 19, n. 1.

⁴ Voir *The Language of the Negidals*, Acta Universitatis Latviensis V (1923), p. 17. *The Language of the Olchas*, Acta VIII (1923), p. 250, *The Language of the Oroches*, Acta XVII (1927), p. 34, *The Language of the Samagirs (and Samars)*, Acta XIX (1928) pp. 14, 24; AM VIII (1932), p. 242.

On peut supposer ensuite que les mots: mo. *yerü* (kalm. *yir*) 'en général', turc *yämä*, *y(ä)mä*, *yimä* 'alle, ganz, auch, doch'¹, ma. *gemu* 'tous, en général' ont une racine commune.

Enfin M. Pelliot conjecture une alternance analogue: $\check{z} \sim g$, ou même: $y \sim \check{z} \sim g$, dans les noms k'i-tan *yao* (?), mo. *žuyin* $\sim$ *guyin*². Il relève aussi l'alternance $y \sim g$ dans le turc *yana* (*yänä*) $\sim$ *gänä* 'à nouveau'³.

Nous voici donc autorisés, semble-t-il, à nous imaginer l'évolution suivante des formes de notre vocable: au temps des Wei, la forme **gam* ou *giam* pouvait exister; plus tard, l'une après l'autre ou, peut-être, simultanément dérivèrent de celle-ci les formes *gam* et *yam*; la première se fixa dans les dialectes du type mandchou, qui possédaient des consonnes explosives palatalisées; la seconde fut adoptée par le reste du monde altaïque où, à quelques exceptions près, ces consonnes n'existaient point; elle y revêtit, avec le temps, chez les Mongols la forme *žam*. En tout cas, ce mot paraît s'être répandu de très bonne heure, peut-être même sous la dynastie des Wei, parmi tous les peuples altaïques, pareillement à ce qui eut lieu plus tard, à l'époque des Mongols aux XIII^e et XIV^e ss.

3. Vladimirtsov était bien d'avis que le mot *žam* n'apparaît chez les Mongols qu'au XIII^e s., mais il ne s'est pas prononcé sur son origine. M. Pelliot, par contre, le considère comme «un des mots altaïques attestés le plus anciennement». Fidèle à son opinion générale que les Wei n'étaient pas une dynastie tongouse, mais turque ou, peut-être, mongole, plutôt turque cependant, M. Pelliot hésite sur l'origine à attribuer au mot *žam* $\sim$ *yam* — turque ou mongole⁴. Ce qui complique la

¹ C. Brockelmann, *Mitteltürkischer Wortschatz nach Mahmud al-Kāšgarī's Dīwān Luḡāt al-Turk*, Leipzig 1928, pp. 85, 90; Radloff, *Wb* III, col. 388; Bang—Gabain, *Analytischer Index*, p. 57.

² TP XXVI, pp. 128—129.

³ TP XXVII, pp. 297, 353.

⁴ TP XXVII, p. 195. A comparer cependant ce que dit W. Barthold dans l'*Encyclopédie de l'Islam* III, p. 948. Il s'est peut-être trop avancé dans l'interprétation des paroles de M. Pelliot, énoncées (mais non encore publiées) à une autre occasion, en 1924. Le glossaire des Sien-pi, auquel s'est référé M. Pelliot, est évidemment le recueil des vocables

question, c'est la forme mandchoue *gamun* dont il faut tenir compte, sans préjuger pour cela en faveur d'une origine tongouse. Ceci ressort de ce que nous ignorons presque complètement la phonétique des anciennes langues altaïques.

En ce qui concerne l'étymologie du terme *žam* ~ *yam* ~ *gamun*, et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'à première vue il semble être presque tout à fait isolé dans les idiomes en question et même ne posséder que peu de mots dérivés. En est-il réellement ainsi?

En observant *žam* ~ *yam*, on a accroché en passant, les deux vocables mongols: *žayura* (Vladimirtsov)¹ et *žabsar* (Pelliot)², rapprochés non seulement au point de vue phonétique, mais aussi par leur sens, tous deux signifiant primitivement 'intervalle'. La langue mongole possède, en outre, encore deux mots de son et de sens pareils. Le fait est que c'est là une question intéressante et qui mérite d'être approfondie.

- žab-* mo. *žab* 'loisir, occasion'
žabsar 'intervalle'
žabdu- 'avoir loisir, occasion, préparer'
žabta 'loisir'
- ma. *žabdu-* 'avoir loisir, réussir'
- ouïgour *žabduzun* 'préparer (qu'on prépare)³.

wei, inséré au chapitre 57 de *Nan-Ts'i-chou* (voir plus bas, p. 338) et publié par M. Shiratori dans son travail précité (voir. plus haut, p. 330, n. 3).

¹ Доклады Акад. Наук СССР—В 1929, p. 293.

² T' P XXVII, p. 193.

³ Ce mot, nous le trouvons dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes. Klaproth l'a lu *dschabdusun*, et l'a traduit 'Vorbereitung, Bereitung'. M. Pelliot (T'P XXVII, p. 353) a parfaitement raison d'en corriger la prononciation et le sens en *žabduzun* 'qu'on prépare'; mais il fait observer en même temps qu'une double erreur a été commise dans ce vocabulaire, car on y a omis la lettre *r*, aussi bien en écriture ouïgoure que dans la transcription phonétique chinoise, et que ce devait être *žabdurzun*, pour le turc *yaptursun*. Cependant on ne peut pas être très sûr que cette double erreur existe réellement. On pourrait se demander plutôt, si ce n'est pas là un de ces mongolismes, comme il y en tant dans ce vocabulaire, c'est-à-dire que le verbe mongol *žabdu-* a pu être adopté par les Ouïgours, comme il

- **žaya-* mo. *žaya* 'palissade, grillage', *žiyay* 'lisière, borne' (dans le sens d' 'intervalle')
 kalm. *zāγ*¹ (< mo. *žayay*) 'intervalle'
 ma. *žaga* 'intervalle', *žaqana-* 'intervalle s'ouvre'.
 **žayu-* mo. *žayura* 'entre, dans l'intervalle'²,
žayuritu, *žayurma* etc.;
 On peut se rappeler aussi ma.
žuyun 'route', jučen des Ming *tchou-wou* (住兀
 **žū'u*), mais, pour le moment, avec toutes réserves.
žai- mo. *žai* 'intervalle, espace, loisir'
 kalm. *zā* (< mo. *žai*) 'intervalle'
žayitai 'ayant espace, intervalle, occasion',
žayila- 's'éloigner, éviter'
 ma. *žayila-* 's'éloigner'
žayiski- 's'écarter, faire place'.

Les thèmes ou racines que nous venons d'énumérer: *žab-*, **žaya-*, **žayu-*, *žak-* commencent par *ža-* et signifient tous 'intervalle', que ce soit en rapport avec le lieu ou le temps. Mais à y regarder attentivement, les désinences: *-b*, *-γu*, *-γa*, *-i* semblent proches les unes des autres aussi du point de vue phonétique, l'alternance *b* || *γ* || *i* étant bien connue dans les dialectes mongols³. Il n'est donc pas impossible que nous n'ayons ici que les variantes d'une seule et même racine. Cette racine était,

l'avait été par les Mandchous, pour obtenir ensuite une désinence ouigoure, indépendamment des verbes de même racine, qui existaient dans les dialectes turcs depuis des temps plus anciens.

¹ Je profite de l'occasion pour corriger une faute d'impressions qui s'est glissée dans l'article de M. Ramstedt, *Mongolische Briefe aus Idikut-Schähri bei Turfan*, Sitzungsberichte Preuß. Akad. d. Wissensch. 1909, XXXII). A la page 848, au lieu de *zaktū* 'dazwischen', lire: *zāktu*.

² Vladimirtsov (*Сравн. грамм.*, p. 414) considérait évidemment mo. *žayura* comme le locatif du thème *žayur* 'route'. Mais l'on n'a pas constaté, en mongol, de tel substantif, bien que le thème *žayur-* existe dans plusieurs mots dérivés. Personnellement, je suis porté à considérer la finale *-ra* comme une désinence adverbiale de lieu, qui apparaît à côté de *-na* (*dotura* ~ *dotuna*, *umara* || *emüne*).

³ Владимирцов, *Сравн. грамм.*, p. 414.

de toute évidence, copieusement appliquée, chacune de ses variantes possédant beaucoup de mots dérivés.

Quant au côté sémantique, *žam* pouvait primitivement signifier 'intervalle', ainsi que les autres mots ci-dessus. C'est qu'en organisant la communication postale à travers les steppes, où il n'y a point de routes proprement dites, ce qu'il fallait, c'était assurer le relayement à certaines distances, où l'on établissait des stations pour les chevaux de rechange et autres bêtes de somme. Aussi dans la phase initiale *žam* ~ *yam* pouvait désigner les distances entre les points fixes où l'on relayait les chevaux, plus tard, ces points mêmes, et, finalement, la ligne de communication tout entière, y compris les points de relais et les intervalles intermédiaires.

Je n'avance ces idées que comme simple hypothèse et cela parce que les sinologues ne semblent pas disposés à attribuer au mot *yam* ~ *gam* une origine chinoise¹.

Wei fou-tchou, mo. örtege, ma. furdan

4. Dans son article précité², Vladimirtsov ne fait que constater brièvement que, lors de la dynastie mandchoue, le mot *žam*, qui désignait chez les Mongols les stations postales, se trouve remplacé par le mot *örtege*³. En même temps, dans un autre travail⁴, il cite encore, d'après le *Dictionnaire* de Radloff, la forme turque *örtäw*, usitée en Asie Centrale (tar., čag., O. T.) et qu'entendit parler aussi M. Pelliot en Turkestan chinois⁵. A part cela, Katanov a noté chez les Uriangkhaïs le mot *örtäl*, qu'il tient pour em-

¹ Voir plus haut, p. 331, n. 1.

² Доклады Акад. Наук—В, 1929, p. 294.

³ Ce mot est connu des parlers bouriates aussi (voir И. А. Подгорбунский, *Русско-монголо-бурятский словарь*, Иркутск 1909, pp. 236, 293); les Kalmouks par contre n'en ont qu'une faible idée. Le Kalmouk Bāzā-bakši en donne, dans la description de son voyage, la définition insuffisante que voici: *örtō gegčä ulā baridag ulusın monγot nerγ* 'örtō est le nom mongol de ceux qui entretiennent des *ulā* (chevaux de poste)'; voir А. Позднѣевъ, *Сказание о хождении въ тибетскую страну Мало-Джорботскаго База-Бакии*, СПб. 1897.

⁴ Сравн. грамм., p. 241.

⁵ ТР XXVII, p. 193.

prunté au mongol¹, mais sans expliquer la provenance de la finale (-l).

Quant à l'origine d'*örtege*, Vladimirtsov s'en réfère à M. Ramstedt, qui met en regard le kalmouk *örtä-* 'être saillant', avec le turc *ör-* 'éminence'². En suivant cette direction, il faudrait encore y faire rentrer mo. *ergü-* ~ *örgü-*, le kalm. *örgö-*, 'élever, soulever', mais toute cette étymologie semble manquer de raison d'être, les stations mongoles se trouvant en majeure partie sur des plaines et non sur des hauteurs. Puis, il y a d'autres mots encore dont il faut tenir compte. Le *Dictionnaire* de Kowalewski note: *örte-* 'fournir les chevaux de poste'; *ger örtü-* 'dresser une tente'. Golstounskii, dans son *Dictionnaire* (I, 266), a inscrit, au lieu de *ger örtü-*, *bülün* (*butun*) *örte-* 'dresser une cible'.

Nous avons ainsi le choix entre deux racines ou thèmes: *ör-* et *örte-* (~ *örtü-*) basés sur des données contemporaines. Mais, sur ce point également, les recherches peuvent remonter fort loin en arrière, jusqu'à l'époque des Wei.

Dans le chapitre 57 du *Nan-Ts'i-chou*, comme nous l'apprennent MM. Shiratori³ et Pelliot⁴, l'on trouve, présentés dans la langue des Wei, deux termes différents relatifs au service des relais postaux:

a) 咸眞 *ham* (*yen*)-*chên* 'der Mann, welcher in allen Provinzen, wohin er reist, Postpferde benutzt' (Shiratori), soit *hien-tchen* 'les gens de relais postaux dans les provinces sont appelés *hien-tchen*' (Pelliot).

b) 拂竹眞 *fuh-chu-chên* 'niedriger Mann, welcher Postpferde benutzt' (Shiratori), soit *fou-tou-tchen*⁵ 'valets de service de relais postaux (Pelliot).

Les deux auteurs sont d'accord pour découvrir, dans le premier terme, le vocable *žam*, comme il en a été déjà question

¹ Н. О. Катаровъ, *Опытъ изслѣдованія урянхайскаго языка*, Казань 1903, pp. 150, 180, 983, 1207.

² JSFOu XXVIII₃ (1912), p. 46.

³ Shiratori, *op. c.*, p. 016.

⁴ Pelliot, *Les mots à l'h-initiale aujourd'hui amuie, dans le mongol des XIII^e et XIV^e siècles*, JAs, avril-juin 1925, p. 255.

⁵ La transcription *fou-tou-tchen* est, probablement par inadvertance, répétée dans l'article de M. Pelliot trois fois, au lieu de *fou-tchou-tchen*.

plus haut. Mais le second terme reste inexpliqué, M. Pelliot écartant très justement l'étymologie avancée par M. Shiratori, et ne commentant lui-même, dans une note assez longue, que la valeur phonétique du terme.

En tant que les gloses chinoises nous permettent d'en juger et malgré certaines différences entre les traductions des deux savants, ces termes désignaient l'un et l'autre des gens employés au service des stations postales; mais, tandis que le second paraît avoir joui d'une acception générale, le premier n'était usité que dans les provinces. Ce commentaire, il est vrai, n'explique pas grand'chose, mais il fait présumer dans *fou-tchou*, ainsi que dans *hien* le sens de 'relais postal'. C'est ce qui, déjà en 1927¹, me suggéra la supposition que, sous la transcription chinoise *fou-tchou-(tchen)*, pouvait se dissimuler le mot mongol contemporain: *örtege*.

Je voudrais à présent avancer quelques nouveaux arguments en faveur de mon hypothèse.

5. Se basant sur l'ancienne prononciation des mots chinois *fou-tchou-tchen* (**p₂ʃuət-l'iu-k-l'šjēn*), M. Pelliot restitue le mot de l'époque des Wei comme: **pürtükč'in* ou **fürtükč'in*, tout en reconnaissant que cette forme est douteuse. Elle obligerait, en effet, à chercher un rapport avec une langue du type mandchou (ou du gold), tandis que M. Pelliot rejette tout lien de parenté entre les Wei et les Tongous. Il est d'avis, d'autre part, que leur langue avait déjà perdu alors la labiale sourde, citant à l'appui l'histoire de l'élément altaïque *bit-* (*biti-*) 'écrire', qu'il fait dériver, d'accord avec M. Ramstedt, du chinois 筆 *pi* (**p₂ʃēt*) 'pinceau'. Par conséquent, M. Pelliot tient pour vraisemblable que *fou-t(ch)ou-tchen* est une mauvaise transcription et que nous devons rétablir **bürtükč'in*.

Le raisonnement de M. Pelliot serait parfaitement admissible, s'il entraînait après soi la reconstitution du mot auquel portent témoignage les langues altaïques. Mais lui même, il ne présente aucun correspondant altaïque au vocable **bürtükč'in*, ni moi non plus, je n'en ai pas découvert. Cette circonstance autorise à douter qu'il soit vraiment nécessaire de corriger la transcription chinoise. Donnons-nous la peine d'examiner encore une

¹ RO III (1927), pp. 314—315, n. 64.

fois la question avec, pour point de départ, ce que nous puisons dans cette source.

Le mot 比德眞 *pi-tö-tchen* (**pji-tək-l'siën* ou **b'ji-tək-l'siën*) se trouve être réellement la plus ancienne forme attestée de l'altaïque *bit-* (*biti-*), mais rien ne prouve que l'emprunt du mot chinois *pi* doive remonter précisément à la dynastie des Wei et même, qui plus est, on commence à revenir à l'opinion que ce n'est point là un emprunt chinois, mais bien indo-européen¹. Ainsi la consonne primitive aurait pu subir encore auparavant une certaine évolution, ce qui aurait obligé les transpositeurs de la dynastie des Wei à employer non *pi* (*piët*), mais un caractère qui, selon M. Pelliot, « a eu anciennement deux prononciations, l'une à initiale sourde, l'autre à initiale sonore », *pji* ~ *b'ji* se trouvant ainsi conforme à la transcription d'un son intermédiaire (*media lenis*).

Quoi qu'il en soit, la façon telle ou autre de rendre le mot **bit-* ne prouve en rien qu'il n'y eût, dans la langue de cette dynastie, encore une autre consonne labiale. Nous pouvons croire, au contraire, que cette consonne existe justement dans le mot *fou-tchou-tchen* et qu'on n'y eut employé en toute connaissance de cause le caractère *fou* (**p'iat*), la consonne en question n'étant plus *p* probablement, mais une de ses variantes ultérieures, plus proche de *p*, *f* ou de *h*. Il est difficile de nier qu'un tel son eût pu exister, parce que, à côté de *fou-tchou-tchen*, nous trouvons les mots 乞萬眞 *k'i-wan-tchen* **k'iat-mi'wan-l'siën* et 可薄眞 *ko-po-tchen* **k'a-b'ak-l'siën*, à l'aspect turc: or ces mots concordent aussi bien avec la phonétique turque qu'avec la mongole, tandis que le premier mot sous la forme reconstruite par M. Pelliot: **kelmärčün* se trouve confirmé par les formes attestées plutôt en mongol (mo. *kelemürči*, kalm. *kelmerčə*) qu'en turc (*kälämäči* ~ *kalamači*)². Quant à la langue mongole de l'époque des Wei (protomongole), il est en effet probable que même si cette langue différait de celle des Wei, le *p* labial sourd n'y existait plus également, ayant fait place à une de ses variantes plus récentes. Pour-

¹ P. Schmidt, *Etymologische Beiträge*, JSFOu XLII₃, p. 3; le même, AM VII (1932), pp. 592—593. A comp. S. Yoshitake, *Etymology of the Japanese word fude*, BSOS VI (1930), p. 51.

² F. W. K. Müller, *Zwei Pfahlinschriften aus den Turfan-funden*, Abhandlungen Preuß. Akad. d. Wiss. 1915, p. 33.

suivant son évolution, cette consonne se serait modifiée, dans les dialectes mongols, en *h* ou *f*, pour finir par la disparition; et dans les langues du type mandchou, par l'apparition de *f*. Ce sont là semble-t-il, les mots que ces langues contiennent maintenant: mo. *örtege* 'station postale (relais postal)', ma. *furdan* 'barrière, douane, fort qui clôt un col de montagne'.

Pour affaiblir, sinon écarter, toute incertitude quant à l'identité de ces mots, insistons sur ce que les différences de voyelles (Wei *u*, ma. *u*, mo. *ö*, turc *o*) ne sont pas décisives. Les vacillations de *ü* à *ö* sont connues dans les langues altaïques depuis les temps les plus reculés, ce qu'ont prouvé les recherches de Vladimirtsov, Sanžeev et les miennes¹. De même, l'on a pu noter des cas d'échange entre les voyelles antérieure et postérieure². On peut citer ici encore mo. *müren* 'rivière' || ma. *bira*, car selon toute probabilité, il n'y a là que les variantes du même mot. Peut-être, est-il encore possible de ranger dans la même catégorie: mo. *üker* || ma. *iḡan* 'boeuf', d'accord avec l'idée exprimée à titre hypothétique par M. Pelliot³. Quant à l'alternance *t* || *d*, elle apparaît également sur le terrain mongol-mandchou.

Ce qui peut encore faire réfléchir, ce sont les finales des correspondants énumérés, car le mot wei devait être terminé par *-k* (*fürtük*), le mongol par *-ge*, le mandchou par *-u*. Ce devait être là un suffixe bien connu, qui servait à former les noms déverbatifs dans les langues turques et mongoles (cf. ci-dessous le terme turc *ulay* mo. *ulaya*; ouïgour *köprüg* 'port', mo. *kögerge*)⁴. En mandchou, le *u* remplace constamment les diverses consonnes finales des autres langues.

Il est assez aisé de s'expliquer les divergences de signification. Le mot mongol contemporain voulait dire, de même que

¹ Владимирцов, *Сравн. грамм.*, pp. 159—166, Г. Д. Санжеев, *Маньчжуро-монгольские языковые параллели*, Известия Акад. Наук СССР, VII сер., Отдел. Гуманитарных Наук 1930, pp. 601—626, 673—708, Kotwicz, RO VII (1931), p. 168.

² Kotwicz, RO VII (1931), p. 176, Санжеев, *op. c.*, p. 612.

³ JAs, avril-juin 1925, p. 240, mais voir l'opinion de M. Shirokogoroff, *Notes on the bilabialization and aspiration of the vowels in the Tungus languages*, RO VII (1931), p. 249, n. 40.

⁴ N. Poppe, *Die Nominalstammbildungssuffixe im Mongolischen*, KSz XX, pp. 94, 118.

l'ancien mot *wei*, 'station postale, relais postal', et le mot *mandchou* 'point d'arrêt pour régler des formalités de douane ou de transit'. Dans chacune de ces acceptions, il y a l'idée d'interruption du voyage à un endroit fixé par les autorités, afin de remplir certaines formalités nécessaires pour continuer la route. L'aspect extérieur des stations de poste et de douane était partout presque le même.

Le fait de prendre en considération la forme *wei* **fürtük* et le *mandchou* *furdan* complique l'étymologie du terme *mo.* *örtege*. A côté des éléments cités ci-dessus: *ör-* 'éminence' et *örte-* ~ *örtü-* 'dresser, mettre debout', il faut encore tenir compte du *mo.* *örtüg* 'prix primitif' et *örtügçi* 'receveur des impôts, des péages, des intérêts'. Le mot *örtügçi* rappelle, par la forme, le mot *wei*, et, par le sens, le *mandchou*. Kowalewski l'a inséré dans son *Dictionnaire*, mais sans mentionner d'où il l'a tiré; en revanche, Golstounskii l'a tenu, semble-t-il, pour suspect, car il ne l'a point noté du tout. Aussi faudra-t-il encore en démêler la provenance. Le *mo.* *örtüg* a été emprunté par les Ouriang-khaïs, sous l'aspect de *örtäk*¹; sa parenté avec les mots étudiés, surtout avec le *mandchou*, est possible; il n'en faudra pas moins en élucider l'origine, en connexion avec *örtü-* et *örtügçi*.

Les deux formes turques *örtän* et *örtäl* attirent l'attention par leurs finales, différentes de la forme mongole. Mais il est difficile de décider en ce moment, si ce sont des emprunts plus récents au mongol de l'époque *mandchoue*, ou si elles remontent à une source plus reculée.

Turc *ulay*, *mo.* *ulaya*, *ma.* *ulxa*

6. Les plus anciens textes où soit inscrit le mot *ulay* (烏落 *wou-lo*, **uo-läk*) est la *Vie* de Hiuan-tsang (vers 630), et les sinologues St. Julien et M. Pelliot le tiennent pour un vocable turc, signifiant 'chevaux de poste'². Nous le rencontrons ensuite chez Maḥmūd al-Kāšgarī (vers 1072), sous deux formes *ulay* et *ulaya*, avec le sens de 'Kurierpferd, Streitmoss'³.

¹ Катановъ, *op. c.*, p. 1207.

² Pelliot, *Neuf notes sur des questions d'Asie Centrale*, T^o P^o XXVI, pp. 219—221, voir aussi T^o P^o XXVII, p. 194, n. 1.

³ Brockelmann, *op. c.*, p. 229.

Enfin, l'*Histoire secrète des Mongols* (§ 280) contient le mot: *ula'anū axtas*, 'chevaux hongres d'*ulaya*'.

Après 1240, ce mot se retrouve dans divers documents de l'époque mongole.

Les édits mongols en écriture 'phags-pa des années 1276, 1314 et 1318, accordent la dispense de fournir *ula'a*, ce qui dans le texte chinois parallèle est rendu par *p'ou-ma* 鋪馬 'chevaux de relais'¹; plus tard, les transcripteurs de l'*Histoire secrète* se servent de la même expression chinoise pour gloser le mot *ula'a*.

Deux documents mongols, trouvés près de Tourfan et publiés par M. Ramstedt², communiquent, au contraire, l'ordre aux chefs des stations de poste de fournir aux voyageurs: *ulaya*, ajoutant à ce mot le nombre 'quatre' et 'huit' (*dörben ulayad*, [*nayi*] *man ulayad*).

M. Ramstedt traduit *ulaya* par 'Postpferd', et récemment M. Pelliot vient de déclarer qu'en général, les chevaux eux-mêmes étaient appelés proprement *ulay* en turc, *ula'a* en mongol³. M. Ramstedt et Pelliot ont certainement raison. Néanmoins, la définition qu'ils adoptent ne semble pas la seule que le mot en question pouvait avoir, même à l'époque mongole.

Les documents ouïgours, publiés par Radloff et M. S. Malov, parlent à plusieurs reprises de *ulay* comme d'un objet de contrat privé, ce mot étant déterminé de plus près par les termes *at* 'cheval' ou *äśäk* 'âne' (*at ulay*, *äśäk ulay*)⁴. Donc *ulay* ne désignerait pas expressément des chevaux de poste, mais tous les animaux de transport ou de voyage en général, et c'est ainsi que l'ont compris les éditeurs en le traduisant par 'Lasttier'.

Le même sens de 'Lasttier', pour le mot *ulach* est attesté dans le *Codex Cumanicus*⁵.

¹ E. Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises de l'époque mongole*, T^o P IX, pp. 82—84, 112—116.

² *Op. c.*, pp. 841, 847.

³ T^o P XXVII, p. 194, n. 1.

⁴ Radloff—Malov, *Uigurische Sprachdenkmäler*, Leningrad 1928, p. 3, 57, 90, 91.

⁵ Bang, *Über die Rätsel des Codex Cumanicus*, Sitzungsberichte Preuß. Akad. d. Wissensch., phil.-hist. Kl. XXI, 1912, p. 344, Nos XXI et XXIII.

Dans les anciennes traductions russes des yarlighs promulgués par les khans de la Horde d'Or au profit des métropolités russes, notre terme est rendu par *нобсода* ('voiture [de poste] avec chevaux et cocher')¹. Selon N. Veselovskii, ce mot désignait primitivement un cheval tout harnaché que l'on présentait au khan ou à un dignitaire², soit comme don de bonne volonté, soit obligatoirement; avec le temps, la signification s'en étendit à un char attelé d'un cheval (ou de toute autre bête de trait), y compris même le cocher, et c'est dans cette acception que le mot est entré dans la langue russe et y est généralement usité.

Le yarligh de Timür-Qutluγ³ (1398), exempte en ces termes un des tarkhans de la Horde d'Or de fournir des *ulay*: *tawar qaratarin ulay tutmasun* 'que l'on ne prenne pas d'*ulay* parmi ses bestiaux'⁴. Berezin et Radloff le traduisent tous deux d'accord par »подвода«, mais nous croyons qu'on ne peut le comprendre que dans le sens primitif dont parle Veselovskii.

Le Code de 1640, adopté par les princes des Oïrates et des Mongols du Nord, ne rétablit pas l'ancienne organisation des relais postaux, mais il la sanctionne sur ce point qu'il charge la population de fournir, dans des circonstances données, des *ulā* aux courriers officiels. K. Golstounskii⁵ et après lui, A. Pozdnéev⁶ rendent également ici *ulā* par »подвода«, mais ils sont certainement influencés par le sens que le mot avait à leur époque chez les Kalmouks; en 1640, comme il résulte clairement du texte même du Code, il s'agissait de chevaux.

De tous les termes qui se rapportent aux relais postaux, *ulay* ~ *ulaya* est celui qui est le plus répandu et qui a pris solidement racine partout. Quand les Mandchous organisèrent chez eux les voies de communication, ce mot reprit sa signification

¹ М. Д. Приселковъ, *Ханскіе ярлыки русскимъ митрополитамъ*, Петроградъ 1916, pp. 91—114.

² Журналъ Министерства Народн. Просвѣщенія 1917, № 3, отд. 2, p. 127.

³ La transcription Tamir-qutluq, souvent employée, n'est pas correcte.

⁴ В. Радловъ, *Ярлыки Токтамыша и Темир-Кутлука*, Записки ВОИРАО III (1888), p. 36.

⁵ *Op. c.*, p. 39, 105.

⁶ *Калмыко-русскій словарь*, СПб. 1911, p. 50.

officielle, non seulement dans toute la Mongolie, mais aussi en Mandchourie, dans le Turkestan Oriental et dans le pays des Ouriangkhaï; ensuite, nous le trouvons chez les tribus mongoles et turques qui habitent la Russie; puis en Turquie, en Perse, au Tibet et dans les Indes, sous des formes diverses et des significations assez variées.

Dans les possessions mandchoues nous trouvons les anciennes formes: turc *ulay* (Ouriangkhaï, selon Katanov)¹, mo. *ulaya* (la prononciation courante: *ulā*), ma. *ula*. La signification en devait être la même partout, mais les sources européennes (les dictionnaires de Kowalewski, de Golstounskii, de Zakharov, enfin de Katanov) varient sensiblement quant à leurs définitions, cependant la plus exacte paraît être celle de Vladimirtsov: 'service postal (relais), chevaux de poste, voiture de poste, voiture de voyage'².

En Russie, le terme en question était employé dans la langue administrative, en des circonstances pareilles à celles de l'empire mandchou. Dans les localités plus éloignées, la population était obligée à collaborer avec l'administration russe — c'était là une des formes des contributions en nature — en entretenant les moyens de communication; c'est ainsi qu'elle devait fournir à tout fonctionnaire de passage une voiture avec chevaux et cocher pour le transporter de place en place à distances déterminées, et c'étaient ces voitures de service qu'on appelait *ulay* avec ses variantes³. Radloff les appelle 'Pflichtgespann'. Ce sens de voiture de poste avec chevaux et cochers, nous le trouvons dans *ulā* en bouriate (signifie aussi 'poste'), en kalmouk et dans les dialectes tures: leb., tub., tob., alt.; *ito* en kkir., *ulan* ~ *ilan* en kir., *unā* en tel., alt. Pour tar., čag. *ulag*, sart, dialectes du Turkestan Oriental, šor, sag. *ulay* Radloff donne aussi le sens plus large de 'tout animal domestique de voyage ou de somme', ce qui s'accorde avec l'acception qu'attestent les documents ouïgours cités ci-dessus. Azeri: *ulay* 'âne'⁴.

¹ *Op. c.*, p. 1317.

² *Сравн. грам.*, p. 160, 241.

³ Pour les détails, voir Radloff, *Wb I*, s. v. s. v., *Phonetik*, p. 169, et Записки ВООРАО III, p. 36.

⁴ La plus intéressante des formes turques est, peut-être, le tel., alt. *unā*, koumd. *unaya*, car M. Rudnev (Рудневъ, *Mame-*

En turc d'Anatolie, *ulag* signifie 'courrier', 'coureur rapide'.

Selon Steingass¹ *ūtāy* existe en persan, en tant qu'emprunt récent du turc, dans le sens d'âne, mulet, c'est-à-dire avec la même signification qu'en Azerbeïdjan.

Au Tibet, *ulag* (*ula*, *ta-u*) constitue, selon Sarat Chandra Das, une obligation naturelle presque universelle. Voici la description qu'en donne ce voyageur: »*Ulag* consists in supplying to all those bearing a Government order for *ulag*, in which the number of animals etc., is enumerated, beats of burden-ponies, mules, yaks, and donkeys. If the *misser* have no ponies, they have to furnish yaks or donkeys instead. For stages along which neither yaks nor ponies can pass, porters must be supplied for carrying the traveller's goods²«.

Enfin, aux Indes, *woolock* (*oolock*) désigne 'a kind of small beat, the bulky or baggage boat'³.

Le terme dont nous nous occupons dut subir une évolution considérable, mais parfaitement compréhensible, sous le rapport sémantique. Quelle en était, rappelons-nous, la signification primitive? Il est difficile de supposer qu'il désignât une espèce déterminée d'animaux domestiques, car tous ceux-ci sont nommés, dans les langues altaïques, de noms tout-à-fait différents. *Ulay* devait être la dénomination générale appliquée aux animaux destinés au transport des voyageurs ou des fardeaux. Lorsqu'on organisait un service de relais, on imposait à la population locale le devoir d'entretenir à chaque station de poste un nombre déterminé d'*ulays* (avec le personnel de service indispensable); elle devait, en outre, procurer le nombre nécessaire d'*ulays* aux personnages officiels, voyageant au delà de la ligne des stations postales. Or, comme le mot *ulay* avait été, au début, appliqué

риапы по говорамъ Восточной Монголии, СПб. 1911, pp. 132 et 119) a noté aussi en Mongolie orientale (DB, Dj.) la même forme *unū* ~ *onū* 'cheval de selle, monture' ce qui peut suggérer un rapprochement, non seulement avec le mo. *ulaya*, mais aussi avec le mo. *unū*- 'monter à cheval'.

¹ F. Steingass, *A comprehensive Persian-English Dictionary*, p. 121.

² Sarat Chandra Das, *Journey to Lhasa and Central Tibet*, London 1902, p. 182.

³ Hobson-Jobson, *op. laud.* pp. 9, 791.

à ce service dans les steppes de l'Asie Centrale, où le cheval représentait presque l'unique moyen de communication, ce fut naturellement celui-ci qui devint le premier *ulay* postal. Puis, quand le service des relais s'étendit aux contrées où l'on employait, comme moyens de transport, d'autres animaux, tels que mulets, ânes ou bêtes à cornes, on leur appliqua, à leur tour, ce même nom. Dans les contrées montagneuses, accessibles seulement aux piétons, on appela *ulay* le porteur de fardeaux; le même terme fut appliqué, selon toute probabilité aux bateaux requis par l'autorité pour service de transport. Enfin, avec le temps (tout au moins chez les Mongols et les Mandchous) la conception d'*ulay* finit par comprendre le service même des relais, avec tout ce qui s'y rapportait directement.

7. L'évolution que nous venons de retracer, permet aussi, croyons-nous, de pressentir le même terme *ulay* dans le vocable mandchou: *ulxa* 'animaux domestiques', soit 'bétail en général' dont l'étymologie n'a pas encore été retrouvée. La langue mandchoue en connaît, il est vrai, un autre corrélatif indubitable, le mot *ula*, déjà cité. Mais *ula* n'est employé que dans les pièces de chancellerie mandchoues et son usage ne doit pas remonter au delà de l'époque des Ts'ing. C'est un emprunt plus récent au mongol, du temps que les anciens complexes mongols: $v + \gamma + v$ ont abouti à des voyelles longues: *ulaya* > *ulā*. Au contraire, le mot *ulxa* constitue un vieil emprunt au mongol, tant du point de vue sémantique que phonétique. *ulaya* a perdu sa deuxième voyelle, mais il a conservé la médiane gutturale, qui a seulement perdu sa sonorité, pour devenir sourde. Nous avons ici un phénomène intéressant, qui n'a pas encore été spécialement examiné.

Voici en quoi il semble consister. Dans la période où, dans la langue mongole, existait la tendance à former des voyelles longues, par laisser tomber dans les complexes: $v + \gamma + v$, ou bien $v + y + v$ la consonne médiane et ensuite la première voyelle, se manifesta aussi la tendance à la chute des voyelles dans les syllabes non accentuées¹. Dans certains cas, en particulier après

¹ Des annotations arabes constatent l'existence plus ou moins simultanée de ces deux tendances (voir, p. ex. Poppe, *Das mongolische Sprachmaterial einer Leidener Handschrift*, Известия Акад. Наук СССР 1927, pp. 1018—1027); d'anciens documents

les liquides *l* et *r*, la première voyelle des complexes *v + γ + v*, disparaissait d'abord, grâce à quoi la consonne médiane demeurait et la voyelle longue n'apparaissait pas. Nous rencontrons le reflet de ce phénomène dans quelques dialectes mongols contemporains, surtout dans ceux des frontières, par ex. dans le kalmouk: tandis que mo. *χuruyun* 'doigt' produit dans la plupart des dialectes *χurūn*, le kalmouk possède la forme *χuryŋ*. Mais c'était un phénomène beaucoup plus rare. Ce qui a dû l'emporter, c'est la tendance à former des voyelles longues¹. Il est certainement remarquable que le mandchou ait conservé un assez grand nombre d'exemples de la tendance contraire et que la gutturale médiane y perdit souvent sa sonorité. Selon toute vraisemblance, la langue mandchoue a emprunté tous ces exemples à un dialecte mongol de frontière qui, avec le temps, en a pu perdre une partie, tout en s'assimilant d'autres formes avec des voyelles longues plus répandues, prises dans d'autres dialectes.

La liste d'exemples suivante expose l'état de la question.

mo.	khalkha	kalmouk	ma.	
<i>χatayun</i>	<i>χatūn</i>	<i>χatūn</i>	<i>χatχun</i>	chaud
<i>χuruyun</i>	<i>χurū</i>	<i>χuryŋ</i>	<i>urχun</i>	doigt
<i>žiluya</i>	<i>žolō</i>	<i>žotā</i>	<i>žulχu</i>	rêne
<i>görügesün</i>	<i>görōs</i>	<i>göräsŋ</i>	<i>gurgu</i>	bête
<i>serigün</i>		<i>serūn</i>	<i>serguwen</i> <i>seruken</i>	frais
<i>uliyasun</i> (= * <i>uliyasun</i>)	<i>ulās</i>	<i>ulāsŋ</i>	<i>fulχa</i>	tremble peuplier
<i>χoriyan</i> (<i>χoruŋa</i> , <i>χoryu</i>)	<i>χorō</i>	<i>χorya</i>	<i>χorχo</i>	clôture cage.

Pour plus de précision, il faut indiquer que les formes pareilles à *ulχa* étaient créées chez les Mandchous dans des éléments étrangers et dans des conditions quelque peu différentes:

mo.	ture	ma.	
<i>ačay</i>	<i>ača, ačaq</i>	<i>ačχa</i>	bigarré
<i>bičig</i> (* <i>bitig</i>)	<i>bitig</i>	<i>bitxe</i> ²	écriture.

mongols le confirment également (voir Владимирцов, *Сравн. грам.*, p. 335).

¹ Cf. ce qu'en dit Vladimirtsov, *op. c.*, pp. 234—242.

² F. W. K. Müller, *op. c.*, pp. 32—33.

Aussi ne peut-on pas tenir pour exclu que ma. *ul̥xa* ne soit un emprunt direct du turc, c'est à dire *ul̥xa* < *ul̥ay*.

Ce n'est pas la première fois que l'on rapproche le turc *ul̥ay* et le mo. *ul̥aya* du ma. *ul̥xa*. Nous trouvons déjà cette conception chez W. Radloff¹ mais il ne fait que la poser, sans la justifier.

8. H. Vambéry aussi s'était intéressé à l'étymologie du mot *ul̥ay*, le rapprochant du turc *yol* 'chemin'², ce que d'ailleurs Radloff réfuta absolument et avec raison, avançant de son côté l'hypothèse de l'origine mongole du mot, et lui attribuant pour correspondant: *yiltqi* 'cheval'³. Vladimirtsov creusa la question plus à fond, cherchant une solution dans le verbe turc *ula-* 'joindre', que note Maḥmūd al-Kāšgarī et que possèdent à peu près tous les dialectes turcs⁴. Dans son *Wörterbuch*, Radloff rapporte diverses formes que prend ce verbe dans le dialecte des Téléoutes, leur reconnaissant un sens conforme à celui qui nous intéresse, entre autres *ulan-* 'vom Ort zu Ort fahren ohne anzuhalten'.

Nous trouvons encore, dans le vocabulaire mongol et mandchou, plusieurs mots qui ne sont pas à dédaigner.

Les vocables mandchous: *ula-* 'transmettre de place en place, d'instance en instance, de personne à personne'; *ulan* 'transmission, trajet par relais d'une station à l'autre, assignation d'héritage' etc.

Les vocables mongols: *ulari-* 'changer, remplacer, hériter faire tour à tour'; *ulbari-* 'se changer, se transformer'; *ulam* 'peu à peu, encore plus, toujours'; *ulamla-* 'faire progressivement'.

Il ne semble pas possible de nier qu'il existe assurément une connexion entre les mots mandchous et mongols; mais il est fort probable que, de leur côté, les uns et les autres sont apparentés aussi avec le turc *ula-*, et cela dans l'acception qu'en donnent les Téléoutes. Cette parenté, le mot *ulam* l'atteste même

¹ Radloff, *Phonetik*, p. 169.

² Vambéry, *Etymologisches Wörterbuch* (Leipzig 1878), p. 134, § 145, I.

³ Radloff, *op. c.*, pp. 168—169 (§ 245).

⁴ Владимирцов, *Сравн. грамм.*, p. 160.

formellement, puisqu'il existe, non seulement dans la langue mongole, mais dans divers dialectes turcs, entre autres en ouïgour. Il est donc fort possible que le mot *utay* se trouve fixé par ses racines dans tous les idiomes, quel que soit celui où il a vu le jour, ou bien où il a reçu son acception particulière. Quant à cette acception, elle semble comprendre les deux idées fondamentales que voici: a) animal (et, par conséquent, tout moyen) propre à entretenir la communication; b) la communication elle-même, s'avancant progressivement d'un point à l'autre.

Telle est l'interprétation qui semble s'imposer, si l'on s'appuie sur les matériaux contenus dans le vocabulaire de toutes les trois langues altaïques. Ces matériaux nous permettent d'adopter, comme signification primitive du verbe *ula-*, celle que depuis les temps les plus anciens, ont conservée les langues turques, c'est-à-dire: 'unir, rapporter les uns aux autres', (p. ex. 'unir les parties de quelque objet pour en faire un tout', soit 'rapporter divers objets en un alignement'). Remarquons ici que M. Bang¹, attribue à ce même verbe un rôle important dans la morphologie des langues turques; c'est qu'il en déduit la désinence du pluriel *-lar* (*ular*); mais il fonde son hypothèse sur une interprétation différente du concept 'unir', à savoir 'ramasser en tas (»Schar«)'. Elle est cependant moins sûre. L'exemple **quš ular*, rapporté par M. Bang, si jamais on parlait ainsi (*ula-* est un verbe transitif), devait signifier primitivement, non une bande confuse d'oiseaux volant sans ordre, mais une série, volant par ex. en file dans les airs.

9. Maḥmūd al-Kāšyarī note le vocable *čuvya* (γuzz, qifč.) qui signifierait, selon M. Brockelmann, 'Postpferd, Führer'². Seulement, ce mot ne se retrouve dans aucune autre source.

En mongol nous avons le mot *kölgen* 'bête de somme, monture' (Kowalewski), qui est attesté aussi dans quelques dia-

¹ *Studien zur vergl. Grammatik der Türksprachen* II, Sitzungsberichte Preuß. Akad. d. Wissensch., phil.-hist. Kl. XXVII 1916, p. 923, § 25.

² *Mitteltürk. Wortschatz*, p. 59. Plus précisément: dans le *Diwān luyāt at-turk* (I, 355) *čufya*. M. M. Lewicki m'a signalé ce mot.

lectes, par ex. en kalmouk (*kölgö*)¹. Les idiomes turcs connaissent aussi ce vocable. Chez Radloff nous trouvons (II, 1267); kir. *kölük* (= *külük*), tel. tob., *kölkö*, chez Zenker: *kölük*, de même sens qu'en mongol. Il est curieux de relever que, sans compter l'acception fondamentale de 'bête de voyage, de transport', généralement parlant 'de somme', ce mot désigne aussi 'tout moyen de transport', par ex. 'char', ou même 'navire'². C'est ainsi que dans les traductions des textes bouddhiques, les Mongols se servent de ce terme pour rendre le sanscrit *yāna*, et les Mandchous le leur ont emprunté sous la forme de *kulge*.

Vraisemblablement, le mo. *kölgēn* ~ turc *kölkö*, descend du verbe *köl-* 'atteler (cheval ou boeuf)', que connaissent le mongol et le turc. Nous le trouvons déjà dans l'*Histoire secrète des Mongols* (§ 281).

Toutefois, aucun indice ne prouve que ce mot fût usité dans la terminologie du service des relais.

Mo. *šigüsün*, mo. *künesün*

10. Les courriers, ainsi que les fonctionnaires qui relayent aux stations, y devaient recevoir des rations de vivres, strictement selon un règlement fixe. L'*Histoire secrète des Mongols* (§ 280) applique à ces rations le nom de *šigüsün*, spécifiant que, pour les fournir, les stations devaient avoir une réserve de moutons et de juments. Le même terme, sans détermination précise, est inscrit dans les édits déjà mentionnés en écriture 'phags-pa, des années 1276, 1314, 1318. Le texte chinois de ces édits rend notre terme par 祇應 *tch'e-ying* 'fourniture, rations de vivre' (Chavannes le traduit inexactement par 'litterie').

Par contre, un document officiel, qui a été retrouvé dans le Turkestan Oriental³, emploie le terme *künesün*, en prescrivant

¹ Позднѣевъ, *Сказание о хожденіи въ Тибетскую страну*, p. XI.

² Il ne faudrait pas identifier ce mot avec le turc *külüg* 'illustre' (et, par extension, 'héros, cheval de course, grand chien' etc.), qui fut emprunté par les Mongols pour désigner leurs hommes célèbres (c'est ainsi que, selon Rašid-ad-Dīn, Труды Вост. Отд. Имп. Русск. Археол. Общ. XIII, p. 77, ils nommaient les quatre fils de Gengis-Khan), ainsi que les coursiers d'élite; il vient du turc *kü* 'gloire, célébrité'.

³ Ramstedt, *Mongolische Briefe*, p. 841.

que les chefs des stations de relais sont obligés de fournir au voyageur un *künesün* conforme au règlement ordinaire, consistant en deux pieds de viande (de mouton), deux vases (seaux) de boisson (koumis?) et deux batmans de *künesün*. Ainsi ce terme est usité deux fois de suite, la première, dans un sens général, la seconde, dans une application plus spéciale: *yerüyin künesün bolγan xoyar köl miγan xoyar saba umdan xoyar badman künesün ögčü yorči-yuttuγaγ*.

D'où il résulte qu'il existait, dans la pratique administrative mongole des XIII^e et XIV^e ss., deux termes généraux relatifs aux rations de vivres: *šigüsün* et *künesün* dont le second possédait en plus une signification spéciale, se rapportant à certains produits distribués au poids (*badman*).

Ce qu'il faut remarquer, c'est que le terme *šigüsün*, comme le relève M. Pelliot¹, se présente souvent dans les documents immédiatement après *ulaya*. Le rapprochement de ces deux mots embrasse certainement l'ensemble de ce que devaient fournir les stations de poste aux fonctionnaires en voyage, autant en animaux de relais qu'en vivres.

Dans la traduction russe des yarlighs, édictés par les khans de la Horde d'Or, l'on trouve aussi, l'un après l'autre: *нодвода* et *корм*, et quelquefois *кормъ u numic*. Le mot *šigüsün* est donc traduit par 'nourriture' ou 'nourriture et boisson'.

Le Code de 1640 impose également à la population la charge de fournir deux fois par jour, aux courriers en voyage lointain, outre le *ulā*, aussi le *šüsü*. Dans la vie privée, le Code emploie pour les mêmes objets les deux mots: *unulγa* et *künesün*. Ce qui démontre qu'aux termes *ulā* et *šüsü* était associée une idée d'obligation; par conséquent, on se servit du même terme *šüsü*, pour désigner les vivres dont les sujets étaient tenus d'approvisionner leurs princes².

Les termes en question durent aussi entrer en usage chez les Turcs. Ibn al-Muḥannā' mentionne *künesün* dans son vocabulaire turc (de même que dans le mongol)³ seulement dans un

¹ T^h P XXVII, p. 38, n.

² Голстунский, *op. c.*, pp. 6, 7, 15 du texte.

³ Меліоранскій, *Арабъ филологъ о турецкомъ языкѣ*, СПб. 1901, p. 0112 et le même, *Арабъ филологъ о монгольскомъ языкѣ*, Записки ВООРАО XV (1904), p. 148.

sens encore plus étendu: 'provisions de bouche' (en mongol, encore: 'dépense, entretien de la famille'), sans marquer de rapport avec le service de relais. Le second mot, sous la forme purement mongole de *šigüsün*, est noté dans le vocabulaire sino-ouïgour du Bureau des Interprètes (chapitre des 'aliments et boissons'); Klaproth le traduit, sans trop d'exactitude peut-être, par 'Ruheplätze auf den Landstrassen, Gasthäuser', et c'est dans le même sens que Radloff a admis le mot *šigüsün* dans son *Wörterbuch* (IV, 1068). Dans les deux cas, nous avons évidemment affaire à de simples emprunts au mongol, sans changement même de la forme littéraire.

Le mot *šigüsün* se trouve encore dans l'histoire de Rašīd-ad-Dīn et dans le yarligh de Timūr-qutluγ, sous différentes variantes que M. Pelliot¹ ramène à *susun* ~ *sūsün* où l'on peut voir, soit le mot ture *susun* 'Trunk', connu par le *Dictionnaire* de Radloff (IV, 784), soit le mongol *šūsün* (< *šigüsün*); il est possible qu'il y ait eu contamination entre ces mots. Dans le *Yuan tien-tchang*, nous dit M. Pelliot, ce mot est transcrit: 首思 *cheou-sseu*, ce qui correspond aussi au mo. *šūsū(n)*, plutôt qu'à *šiūs*, comme le restitue M. Pelliot.

Les Mandchous ont tiré parti, dans leur organisation postale, du terme *šigüsün*, l'introduisant dans leur langue sous la forme *šusu* ou, par assimilation, *šušu*².

L'on constate ainsi que, dans le sens spécial de 'rations de vivres', on emploie de préférence le terme *šigüsün*, tandis que *künesün* ne s'est trouvé que dans un seul document original du Turkestan Oriental. Par ce terme, on entend ordinairement, chez les Mongols, les provisions de bouche que l'on emporte en voyage, d'habitude à l'état sec (viande séchée, grains de blé grillés, farine etc.). Il est possible qu'en Turkestan, c'est

¹ TP XXVII, pp. 37—38, n. 9; la littérature relative à ce sujet y est donnée.

² Voir le *Dictionnaire* de Zakharov, p. 684. Dans ce dictionnaire, ainsi que dans celui de Kowalewski, qui reflètent les conditions qui existaient sous les Mandchous, l'on trouve une combinaison du terme mo. *šigüsün* || ma. *šusu*, avec mo. *ulaya* || ma. *ula*, dans le sens de 'ration postale de vivres'. Dans les anciens documents des XIII^e et XIV^e ss., nous avons vu aussi pareille association, mais elle avait en vue 'les chevaux (bêtes de transport) et les vivres'.

à ce type de provisions que ce mot se rapportait avant tout. L'étymologie en est malaisée à déterminer. On ne le trouve pas dans la langue turque. Seul yakoute *künüsün*¹ (osm. *gündüzün*²) 'dans la journée' pourrait être pris en considération: cela voudrait dire 'rations de vivres nécessaires pour une journée', mais cette étymologie est précaire. Dans la langue mandchoue, il existe bien, mais évidemment emprunté au mongol, et signifie, selon Zakharov (comme chez les Mongols) 'provisions sèches, emportées en voyage au désert'.

Dans la langue mongole littéraire et dans les dialectes, le mot *šigüsün* (khalkha *šūs*, kalm. *šūsŋ*, bour. *šühən*) a pris la signification de 'suc, essence, liquide, forces vitales'. Aussi les Mongols purent-ils employer justement ce mot dans le sens général de 'rations de vivres', celles-ci, selon l'*Histoire secrète*, devant consister en viande fraîche de mouton et en koumis.

On pourrait encore présumer que ce vocable a pu être créé du verbe *šigü-* 'examiner', par l'adjonction du suffixe *-sün*, qui est l'indice d'un produit, résultant de quelque action³. Mais il est encore possible que ce soit là un cas de contamination, dans la langue des Mongols, puis des Turcs et des Mandchous, au contact d'une série d'autres mots analogues au point de vue phonétique et sémantique. C'est que nous avons en mongol, d'une part: *šime*, *čimügen* (bouryate *semegen*) 'suc, moelle des os'⁴; et d'autre part *šilün*, *sümesün* 'soupe, bouillon'; en ture (krğ.) *susun* 'boisson'; en yak. *simäsin* 'suc', ma. *šusu* 'mets offerts en sacrifice aux esprits chamaniques', *šugi*, *šimen* (< mo. *šime*) 'suc'.

Les noms des fonctionnaires postaux

11. Quand il s'agissait des gens attachés habituellement, professionnellement, au service des relais l'on ajoutait, à la plupart des termes que nous venons d'étudier, le suffixe *-či*, dans ses diverses variantes.

¹ Yastremskii, *Грамматика якутского языка, Иркутск* 1900, p. 63.

² Deny, *Gramm.*, §§ 399, 401, rem. 1.

³ Kotwicz, *Опыт*², pp. 107—108.

⁴ Владимирцов, *Сравн. грам.*, p. 188—251.

a) Dans la langue des Wei, **gamčîn* (**yamčîn*) devait désigner 'les gens des relais dans les provinces'. L'*Histoire secrète* appelle *žamčîn* les chefs de stations postales et ce terme est transcrit dans les sources chinoises et coréennes de l'époque sous la forme de 站赤 *tchan-tch'e*. Les documents du Turkestan Oriental emploient le terme correspondant: *žamuđun ötegüs* 'supérieurs de stations de poste'. Chez les Turcs, à côté de la forme *yamčĭ*, attestée par ex. dans le yarligh de Timür-qtłuy¹, il devait y avoir aussi *yamčĭq*, les deux formes existant en langue persane; en russe, l'on a le mot *ямушк* 'cocher'. Quelques-uns des dialectes turcs modernes surtout en Sibérie occidentale, emploient: -čĭq, -žĭq au lieu du suffixe -čĭ². En mandchou, nous trouvons: *gamusi*.

b) Dans la langue des Wei, il y avait encore, l'avons-nous vu, le mot **fürtükčĭn* ou quelque autre semblable, qui signifiait 'valets du service des relais postaux'; c'étaient sans doute des agents postaux, inférieurs en grade aux *žamčĭn*. La langue mongole littéraire connaît les mots: *örtegečĭ* 'chef de station postale' (au lieu de *žamčĭn* des XIII^e et XIV^e ss.) et *örtügčĭ* 'receveur des impôts'.

c) Le terme *utayačĭn* est consigné dans l'*Histoire secrète* et sous la forme du pluriel: *utayačĭd*, dans les documents mongols du Turkestan. Les deux formes se sont conservées chez les Mongols jusqu'à ces derniers temps. Presque partout, ce mot s'applique aux agents inférieurs qui doivent soigner les chevaux et autres bêtes de somme, ou même servir de cochers aux voyageurs jusqu'à la station suivante, puis ramener l'attelage sur place. Dans le Code de 1640, *utāčĭ* paraît être le seul fonctionnaire chargé du service de communication publique; c'était lui qui devait aider les coursiers à recruter, chez l'habitant, des chevaux pour continuer leur voyage, et veiller à ce qu'il n'y eût point d'abus. Ibn al-Muḥanna' explique, non sans quelque analogie, que *utagčĭ* est 'l'homme qui prend les chevaux de poste, le postillon'.

Le même terme *utagčĭ* est attesté dans le vocabulaire sino-ouïgour. Quant aux dialectes turcs contemporains, il se retrouve en kirg. (*utaušĭ*) et en Sibérie occidentale (*utagčĭ*).

¹ Berezin, dans Труды Вост. Отд. Имп. Русск. Археол. Общ. VIII, p. 456.

² Katanov, *op. c.*, p. 172.

d) Le mot *šigüsün* apparaît dans trois exemples, mais qui ne sont pas très sûrs et que M. Pelliot¹ a récemment relevés: l'un, sous la forme *šüsünči* dans l'histoire de Rašid-ad-Dīn; le deuxième: *šügüsüčün* (chez M. Ramstedt *šügüsüžin*²) dans l'un des documents provenant du Turkestan Oriental, le troisième enfin dans le yarligh de Timür-qutluy, sous la forme de *susunči*³. Il y a évidemment le sens 'd'administrateur des affaires d'approvisionnement'.

e) Notons enfin que dans le *Korye sä*, M. Shiratori a trouvé le mot 脫脫禾孫 *t'o-t'o-hou-souen*, qui semble désigner des 'sortes d'inspecteurs des relais postaux, d'un rang plus élevé que les simples maîtres de poste'. L'on ne connaît pas le corrélatif mongol; M. Shiratori le reconstruit sous la forme: **toqtoyosun*, ce que M. Pelliot croit «assez vraisemblable», avançant néanmoins pour sa part: **totoyosun* ou **totyosun*⁴.

L'étymologie de tous ces vocables, de formation factice, est toutefois susceptible d'inspirer de doutes sérieux. Je préférerais admettre mo. **toytoyulsun* (cf. mo. *sakiyulsun* et *nenžigülsün*⁵ ayant le suffixe déverbal composé *-yul + sun* jusqu'ici non relevé). On pourrait en même temps comparer *t'o-t'o-hou-souen* avec le terme turc *tutqañ*, souvent discuté, que Radloff⁶ rend, non sans hésitation, par 'der Bote' et y voir son équivalent mongol inconnu jusqu'ici. Si cette idée se trouvait admise, la signification précise du terme *tutqañ* n'en demeurerait pas moins incertaine; aux nombreuses variantes déjà connues, il s'en ajouterait encore une: 'fonctionnaire postal supérieur'.

B

Les titres princiers: turc *bäg*, mo. *begi* et ma. *beile*

1. A l'instar des termes postaux, d'autres vocables également, relatifs à la vie publique ou sociale, passaient des uns aux autres,

¹ T'P XXVII, pp. 36, 38.

² Ramstedt, *op. c.*, pp. 841—842.

³ Berezin, *op. c.*, p. 455.

⁴ JAs, oct.-déc. 1930, p. 265.

⁵ Le second mot se retrouve dans l'*Histoire secrète des Mongols* (§ 84).

⁶ Radloff, *Wb* III, col. 1487; Berezin, *op. c.*, p. 456; Bang, *KOsm.* III, pp. 63—64, et autres. Des variantes, relatives à ce terme et soigneusement consignées par M. Bang, il semble résulter qu'il y a eu la confusion de plusieurs éléments: *toqta-*, *tut-* (> *tutqa-*), *tos-* (> *tusqa-*).

chez les nomades de l'Asie Centrale. Ainsi, entre autres, les titres de différentes catégories. Nous en savons un grand nombre, plus peut-être qu'il n'était possible d'en imaginer, dans les conditions d'existence qu'offrent les steppes illimitées. Voici une liste des titres qui y jouaient un rôle prépondérant, en usage chez diverses peuplades: *qayan* (*ḡayan*) et son abrégé *qan* (*ḡan*), *qatun* (*ḡatun*; *qatın*) *yabγu*, *šaḡ*, *čur* (*čor*), *iduq-qut*, *tegin* (*čigin*), *tarqan* (*darḡan*), *baγatur*, *tuyiži*, *noγan*.

Les plus anciens de ces titres, M. Pelliot les fait reculer jusqu'à l'époque du règne des Avars (Jouan-jouan); mais il serait difficile de nier que les Sien-pi ou les T'o-pa (Wei) n'aient contribué pour leur part, non seulement à les répandre, mais même à les créer. Une partie de ces titres offrent des traces d'origine chinoise. Il y a des titres qui ont subsisté depuis l'époque la plus ancienne jusqu'à nos jours, comme *ḡan*, *bäg* ou *darḡan*.

Cette catégorie de termes altaïques mérite d'être objet d'une étude précise et, en effet, plus d'un effort a été tenté, ces dernières années, pour en élucider l'origine et l'étymologie. MM. Pelliot et Vladimirtsov se sont intéressés particulièrement au titre de *bäg*, répandu non seulement dans toute l'Asie Centrale, mais aussi au-delà des ses frontières. Je voudrais joindre quelques-unes de mes observations à leurs savantes recherches.

2. Les titres des princes ou chefs des clans, chez les peuples altaïques, ont suscité l'intérêt de nombreux savants.

Dès 1859, V. Vasiliev avait établi que les Jučen se servaient du titre de **bögile* (en transcription chinoise: 勃極烈 *po-ki-lie*); il l'avait confronté avec le titre musulman de وزیر *wazir*, et avait exprimé l'hypothèse que c'est de **bögile*, qu'était issu le vocable mandchou *beile*¹. L'avis de Vasiliev a été soutenu par Berezine. Plus tard Barthold, rejeta le rapprochement du mot *wazir*² et son point de vue est partagé par M. Pelliot.

En 1866, l'archimandrite Palladius avança, en s'appuyant sur le *Pei mang houei pien*, que chez les Jučen, on se servait primitivement du titre 勃堇 **bökin* (*po-k'in*) 'noble', que le titre de

¹ Труды Вост. Отд. Импер. Русск. Археол. Общ. IV, pp. 52, 101.

² *Turkestan down to the Mongol Invasion*, London 1928, p. 381.

³ T'P. XXVII, p. 24.

**bögile* 'grand, noble', entra en usage au XII^e s., que l'ancien titre était employé pour désigner la noblesse en général, et le nouveau, les membres de la famille régnante. Palladius rapprocha le jučen *bökin* du mo. *beki* 'prince', émettant l'opinion que ces mots descendent du titre chinois: 貝衮 *po*.

Quant à la langue mongole du XIV^e s. il y distinguait deux titres: *beki* et *begi*. Selon lui, l'*Histoire secrète des Mongols* n'appelle *begi* que les princesses. Palladius remarque bien que le *Yuan che* donne aux princes le même titre de *begi*, mais il y voit une erreur¹.

MM. Schmidt² et Ramstedt³ rapprochent les titres mandchous *beile* (*begile*) et *beise* (*beyise*), qui passèrent aux XVII^e—XVIII^e ss., des Mandchous aux Mongols, avec le ture *bäg*, voyant en ces vocables un mot altaïque commun, quoique d'origine étrangère. D'autre part, F.W.K. Müller découvre un rapport entre *beile* et *buila*, attesté dans les inscriptions turques aux bords de l'Orkhon: »*Bujla* wird das Prototyp des mandschurischen *beile* sein«⁴.

Enfin dans ces dernières années, MM. Pelliot et Vladimirtsov consacrèrent leur attention aux titres mongols et tures, s'intéressant entre autres à leur rapport éventuel avec les adjectifs signifiant 'fort', qui sont attestés dans les langues altaïques.

Par conséquent, le problème d'étymologie des titres énumérés ci-dessus s'est singulièrement compliqué, aussi MM. Pelliot et Vladimirtsov ont-ils, peut-être, raison de le considérer comme une question obscure et douteuse.

3. Il paraît vraisemblable que les titres, tels que *bäg*, *begi*, *beile* et autres, qui démontrent des analogies dans leur structure phonétique et se retrouvent dans toutes les langues altaïques, puissent, par conséquent, avoir une origine commune. Mais le mot

¹ Труды Русск. Дух. Миссии въ Пекинѣ IV, p. 228.

² M. Schmidt précisa son opinion avec le plus de clarté dans les thèses qu'il joignit à la première édition de sa *Grammaire mandarine*, les défendant à Pétersbourg, en vue d'obtenir le titre de maître ès-philologie chinoise Voir aussi ses: *Samagir* (pp. 5 et 12), *Negidal* (p. 12) et AM VII, pp. 603—604.

³ *Этимологія имени ойратъ (Сборникъ въ честь Г. Н. Потанина, p. 552).*

⁴ *Festschrift V. Thomsen*, pp. 211—212.

wazir, mis en avant par Vasiliev, ne peut pas être pris ici en ligne de compte. L'opinion de Müller, qui admet une parenté entre les mots *beile* et *buila*, aurait déjà plus de vraisemblance, bien qu'elle ne repose sur rien de certain. L'hypothèse de Paladius sur une origine chinoise, a trouvé depuis des années en M. Schmidt¹ un partisan convaincu. Selon M. Karlgren, le titre chinois *po* se prononçait autrefois *pāk*, ce qui fournit à cette hypothèse une base assez solide. Néanmoins, Vladimirtsov² la rejette absolument, préférant en chercher l'origine, ou tout au moins celle de la variante mongole, sur le terrain altaïque. Quant à M. Pelliot, il ne s'est pas encore prononcé.

4. Les savants s'attachent avant tout à démêler les rapports réciproques qui peuvent exister entre les titres et les mots de structure phonétique pareille, que l'on rencontre dans les langues altaïques. Seulement ces vocables n'ont pas encore été tous examinés. En voici la liste:

En ture:

- a) *bäg* 'chef de clan, prince'. Ce titre est attesté dans tous les monuments tures, à partir des inscriptions de l'Orkhon, ainsi que dans tous les dialectes actuels, bien que sous diverses variantes: *bäg* ~ *beğ* ~ *biğ* ~ *bī* (sans compter les variantes en *p* au lieu de *b*) que l'on peut trouver dans le *Wörterbuch* de Radloff
 - b) *bäk* ~ *bik* 'fort, robuste, solide' — mot également assez répandu, à commencer par QB et la langue *čag*.
 - c) *bärk* 'fort, robuste', QB, Ibn-Muhammad, *čag*., osm., turkm., krm., Turk.-Or.
- Outre ceux-là, on a omis³:
- d) *bikā* ~ *bikā* 'dame, demoiselle', *čag*., kas., kir., krm.; *pikā* 'tante', bar.; *bigā* 'épouse', tob.

¹ Journal Peking Or. Soc., IV (1898), p. 41; *Samagir*, p. 5; AM VII (1932), pp. 603—604.

² Владимирцов, *Монгольские титулы beki u begi*, Доклады Акад. Наук — В, 1930, p. 165.

³ Radloff, *Wb*, s. v.; Bang, *Túrán*, p. 436, n. 2; Kowalski, *Karaimische Texte im Dialect von Troki*, Mémoires Comm. Orient. Akad. Polon. des Sc. et des Lettres, № 11, Kraków 1929, p. 169; Pröhle, KSz XV, p. 208.

- e) *bikim* 'princesse', čag.; *bägin* 'épouse du bek', Turk. Or., čag.
- f) *bikäč* 'fille, fiancée', čag., kir., kkir., kas.
- g) *biče* balkar; *biča* kar.; *biče* kmk. 'dame, princesse'

En mongol¹:

- a) *beki* ~ *biki* 'prince'
- b) *begi* ~ *bigi* 'princesse' (fille ou épouse de prince)
- c) *begeži* ~ *begiži* ~ *bigiži* 'princesse (fille), princesse (épouse)'
- d) *beki* 'fort'.

On a omis également:

- e) *berke* 'difficile, lourd, solide, cher'.

En langue des Jučen:

- a) *bögin* 'titre'
- b) *bögile* 'titre'

En mandchou:

- a) *beile* 'titre',
- b) *beise* 'titre',
- c) *beki* 'fort'.

Dans les langues tongouses:

bögin 'maitre, chef', negid. samag.; *bögen*, lamut d'Anad. (Maydell); *bügin*, turukh. (Koževnikov), lamut d'Okhotsk (Popov).

En langue si-hia:

**bigi* (必吉 *pi-ki*) 'ministre'².

Le turc *bärk* que M. Pelliot³ vient de rappeler, possède évidemment en mongol le correspondant *berke*, ces deux mots étant employés côte à côte avec le turc *bäk* et mo. *beki*. Mais nous ne nous attarderons pas à chercher si ces deux paires de mots se trouvent étymologiquement unies entre elles, les vocables *bäk* et *beki* seuls pouvant avoir de l'importance pour la question de l'origine des titres.

5. A considérer attentivement le reste des mots, on reçoit l'impression qu'ils se divisent en deux groupes. D'une part, les titres princiers, qui se laissent ramener à la forme primitive *bäg*, et d'autre part, les adjectifs ayant le sens de 'fort' et se ramenant à *bäk*; seulement, il y a des exceptions qui rendent obscure cette impression et demandent une interprétation particulière.

¹ Vladimirtsov, *op. c.*, pp. 163—167.

² Pelliot, T'P XXVII, pp. 50—51.

³ T'P XXVIII, p. 231.

Dans les langues turques, à côté de *bäg* 'prince', nous avons *bikä* (et ses dérivés *bikim*, *bikäč*) 'princesse (fille, épouse)', mots qui à première vue semblent donc posséder des racines différentes: *bäg* et *bäk*. Mais dans ces mêmes langues, on a constaté, pour désigner les femmes, l'emploi d'autres vocables encore: *bikä*, *bičä* *bičä*, qu'il convient certainement de faire dériver de *bäg*. On peut donc supposer que la forme *bikä* (avec ses dérivés) est de même provenance, seulement que la voyelle *i* y a perdu sa longueur ou peut-être, par erreur, ne l'a-t-on point marquée.

Quant aux titres jučen **bökin* et **bögile* que Palladius a puisés dans le *Pei mang houei pien* et qu'il faisait dériver des différentes racines. Je ne puis vérifier ses données directement dans sa source, mais dans le *Kin che yu-kie* (chap. VI, p. 1^r) se trouvent enregistrées les formes *po-kin* et *po-ki-lie*, qui doivent répondre aux **bögin* et **bögile*, et permettent d'attribuer aux deux titres une origine commune.

Le même Palladius admet aussi pour le mongol deux formes: *beki* 'prince' et *begi* 'princesse'. Il est à croire qu'il s'est basé sur l'*Histoire secrète des Mongols*; c'est là, pour le moins, qu'il a trouvé le titre de *begi* 'princesse'. D'autre part, M. Pelliot juge que les transcriptions chinoises ne paraissent pas laisser de doute qu'il faille lire *beki* (*bäki*, dans l'*Histoire secrète*), peut-être pour **begi*, **bägi*.

D'accord avec cela, W. Barthold, avec quelque hésitation, et B. Vladimirtsov, en toute conviction, soutenaient que les Mongols possédaient deux titres différents, *beki* et *begi*; quant à M. Pelliot, il inclinait plutôt à admettre la possibilité de *beki* < *begi*. Ce que considérant, il ne faut pas oublier que, selon Palladius, le *Yuan che* rend aussi par *begi* le titre de prince; cette orthographe, il la tient pour inexacte, il est vrai, mais ne fonde cet avis, probablement, que sur l'*Histoire secrète*. Les deux ouvrages: le *Yuan che* l'*Histoire secrète* ont paru tous deux dans le même temps et, peut-être, dans le même lieu. Mais cette différence n'est pas la seule qu'on ait relevé dans la transcription des mots mongols. M. Pelliot constate que, alors que la première source écrit *ši* selon l'ancienne prononciation mongole, la seconde rend constamment cette syllabe comme *ši*¹. Il ne faut donc pas accepter

¹ T^p XXVII, p. 29.

sans réserve l'opinion de Palladius, que le *Yuan che* fait erreur dans la transcription de *begi*: dans ce cas, peut-être, nous avons également affaire à un indice plus ancien que les Mongols avaient pu primitivement désigner leurs princes et leurs princesses du même nom de *begi*, et que la différenciation ne se fut faite que plus tard. Notons encore que M. Pelliot reproduit aussi un passage du *Yuan che*, où *pi-ki*, soit **bigi*, se trouve usité dans le sens de 'ministre', quoique ce titre n'appartient qu'aux dignitaires de l'Etat de Si-hia¹.

Nous retrouvons encore les deux titres mongols de 'prince' et 'princesse', en transcription arabe, chez Rašid-ad-Dīn, (ریس), et en écriture mongole, dans l'*Histoire* de Saγaγ (Sanang) Se-č'en et autres; mais ni l'une ni l'autre écriture, arabe ou mongole, ne distinguent le *k* du *g*, et ne peuvent ainsi fournir d'indice utile pour la prononciation. Ce qui fait que les transcriptions de Berezin et de I. J. Schmidt, reproduites d'après ces textes, ne peuvent être prises comme décisives.

Ce qui paraît en tous cas certain, c'est que nous n'avons jusqu'à ce jour, pour mo. *beki*, qu'une seule source sûre, l'*Histoire secrète des Mongols*², mais nous n'avons pas le droit de passer sous silence le *Yuan che*, comme l'ont fait Palladius et Vladimirtsov. Il s'en suit que la conception de Vladimirtsov, que dans le mo. *beki* 'prince' l'on puisse voir le vocable mongol *beki* 'fort', semble prématurée. Il faudrait commencer par étudier le rapport qui existe entre les formes que présentent les deux sources chinoises et, ensuite, s'assurer si *beki* 'prince' ne se serait pas développé de *begi*, et non inversement, comme le prétendait Vladimirtsov. Sans doute, il est à regretter que l'article projeté par ce dernier sur la sonorisation des consonnes sourdes³, n'ait pas paru de son vivant; mais c'est là un phénomène bien connu dans l'histoire de la langue mongole et dont l'existence ne suffit pas pour préjuger la direction du développement de *beki* > *begi*.

¹ *Ibid.*, pp. 50—51.

² M. Pelliot, il est vrai, s'en réfère généralement aux »transcriptions chinoises«, mais il ne nomme que l'*Histoire secrète des Mongols*.

³ Доклады Акад. Наук — В, 1930, p. 175, n. 9.

L'*Histoire secrète*, qui donne *beki*, a justement une tendance évidente à négliger la sonorité. Même dans les citations peu nombreuses que M. Pelliot en rapporte, dans un seul de ses articles, sur le *Turkestan* de Barthold¹, nous avons quelques exemples de consonnes sourdes au lieu de consonnes sonores: *žōlkä* (p. 20), *nongqasun* (24), *turqa'ut* (29), *žarqu*, *čaqa'an*, *boltuqaï* (40), *torgan* (52).

Ceci peut nous faire douter, si la transcription *beki*, au lieu de *begi*, ne résulterait pas de cette tendance, et s'il ne serait pas plus simple de ne point tenir compte de la forme *beki* pour ne pas compliquer la question. Il ne resterait, en ce cas, que la seule forme *begi* pour désigner, non seulement les princesses, mais aussi les princes, et cela serait conforme à ce qui existe dans les autres langues: turques, tongouses, jučen, mandchoue et si-hia.

6. Ce qui contribue à compliquer la question des titres princiers, ce sont les désinences qui viennent s'y ajouter dans les différentes langues:

a) turc 0	mo. -i	jučen-tongous	-in
<i>bäg</i>	<i>begi</i>		<i>bögin</i> .

M. Pelliot admet que le mo. *begi* n'est que le »turc *bägi*, c'est-à-dire *bäg* avec le suffixe possessif -i de la 3^e personne, emprunté sous forme fixe en mongol«. Pour le prouver, il rapporte trois mots turcs, entrés dans la langue courante avec le suffixe possessif -im de la première personne, dont un est *begum* usité dans l'Inde²; il faut aussi y ajouter les čag. *bägin* et *bi-kim*, cités ci-dessus.

Vladimirtsov, par contre, ne voit ici point de suffixe. Il s'en réfère en même temps aux »données du monde linguistique mongol«, mais sans les préciser³. Il faut croire qu'il fait entrer les mots, turc *bäg* et mo. *begi*, dans le groupe des mots turco-mongols qui possèdent à la fin, dans la variante mongole, une voyelle absente dans la variante turque. Vladimirtsov⁴, ainsi que M. Poppe⁵, tiennent la variante mongole pour plus archaïque, ce qui obligerait à reconnaître la forme *begi* pour la

¹ T'P XVII, pp. 12—56.

² T'P XXVII, p. 50.

³ Доклады Акад. Наук — В, 1930, p. 166.

⁴ Сравн. грамм., p. 324.

⁵ Известия Росс. Акад. Наук 1925, p. 422.

plus ancienne et à en faire dériver non seulement la variante turque, mais toutes les autres. Mais la question générale n'est pas encore résolue et cela ne permet pas d'exclure l'hypothèse de M. Pelliot. Cette question exige d'être spécialement étudiée sur un plus vaste terrain.

Pour le moment, nous ne pouvons que noter, à titre de matériaux, les deux faits suivants:

D'une part, à côté du turc *bäg* || mo. *begi* || jučen *bögin* 'prince', existent le turc *bäk* || mo. *beki*, ma. *beki* 'fort', ce qui semble contredire l'hypothèse de M. Pelliot, le suffixe possessif ne se laissant pas découvrir dans *beki* 'fort'.

D'autre part, les Tatares de Crimée appellent, jusqu'à présent, *ḡani* (~ *ḡaniḡ*) les épouses de leurs mourzas et des biī, *ḡanīm* les femmes non mariées de leur lignée, comme me le communique M. S. Szapszał.

De plus, dans les livres de *Ḳaḍi-esker*, qui faisaient partie autrefois des archives officielles du Khanat de Crimée et passèrent ensuite à la Bibliothèque Publique de Pétersbourg¹, M. Szapszał, qui eut l'occasion de les parcourir, put constater que le titre de *ḡani* servait autrefois aux filles du khan (par ex. la fille du Khan *Ġāzi Girei* s'appelait *Melek Sultan ḡanī*)². On employait aussi, dans la même acception, le titre de *ḡanīš* (jusqu'à ce jour, un des villages de Crimée porte le nom de *Xanīš-Köi*)³. Par contre, les femmes du khan, qui ne descendaient pas de lignée de khans, portaient le titre de *bikā*, *bikāč* ou *bikāš*.

Nous voyons ainsi que les suffixes *-i* et *-m*, que nous avons déjà vus dans *bāgi* et *bāgin*, s'appliquaient également au titre de *ḡan*, avec des acceptions diverses.

b) Dans les titres tures, l'on trouve les suffixes: *-kā* (|| *-gā*) *-čā*, *-kāč* qui paraissent désigner les femmes. Ceci donne lieu à se demander s'il existe, généralement parlant, dans la langue turque, des suffixes employés pour former, des noms féminins sur les noms masculins ou les mots neutres.

¹ Quant à ces livres, voir *Myśl Karaimska* II, fasc. 1. (Wilno, 1929), p. 14.

² *Ibid.*, p. 15.

³ Selon Radloff, *Wb*, s.v. le titre de *ḡanīš* est aussi connu des autres tribus turques.

Cette question a éveillé l'attention des investigateurs de la langue des Karaïmes. J. Grzegorzewski, ainsi que MM. T. Kowalski¹ et A. Zajączkowski², y constatèrent la présence des suffixes *-ka* (*-ya*) et *-ča*, ayant justement cette signification. Dans un travail tout récemment publié³, M. Zajączkowski énumère 16 mots karaïmes (dont un de Crimée), et un gagaouz, avec le suffixe *-ča*; le mot *dost* 'ami' reçoit à Troki le suffixe *-ča* et à Halicz, *-ka*. Ces suffixes passent pour un emprunt aux langues slaves voisines, mais c'est là une opinion difficile à admettre sans réserves.

Les suffixes karaïmes *-ka* et *-ča* doivent avoir leurs équivalents dans les mots rapportés ci-dessus, dérivés de *büg* et attestés dans divers dialectes, où les influences slaves ne peuvent guère être prises en compte.

Ensuite, selon toute vraisemblance, le suffixe *-ka* est apparenté au suffixe *-qan* ~ *-ken* qui possède, dans les langues altaïques, une signification fondamentale, diminutive ou caressante, mais qui dans certains cas, paraît s'appliquer au genre féminin. En voici des exemples: ouïg. *tänrikän* 'Impératrice, Empereur' (< *tänri* 'ciel, divinité'); mo. *keüken* 'prince, jeune fille' (< *ke'ü* 'fils'); *noyaxan* 'femme du prince' (< de *noyan* 'prince'). Cette signification spéciale du suffixe *-qan*, dans la langue mongole, a été signalée par Vladimirtsov, dès 1925⁴.

Cela donne l'impression qu'il s'agit ici de suffixes tures, ou plutôt altaïques, auxquels ont seulement manqué les conditions favorables pour former d'eux des désinences du genre féminin; par conséquent ils ne se seraient qu'exceptionnellement maintenus. La langue karaïme seule ferait exception et les suffixes en question s'y seraient effectivement conservés grâce au contact avec le milieu slave.

c) Le suffixe mongol *-ži* désigne aussi les femmes ('princesse').

¹ *Karaimische Texte*, pp. XXXIII—XXXIV.

² *Krótki wykład gramatyki języka zachodnio-karaimskiego* (Łuck 1931), p. 13 (§ 15).

³ *Sufiksy imienne i czasownikowe w języku zachodnio-karaimskim* (Mémoires Comm. Orient. de l'Académie Polon. des Sc. et des Lettres, № 15, Kraków 1932), pp. 35—36.

⁴ Доклады Академии Наук — В, 1925, pp. 33—34.

Vladimirtsov suppose que c'est là une variante déformée du suffixe mongol du genre féminin, *-žin*¹. Cependant, l'addition d'un pareil suffixe au mot *begi* (soit *bege*), ne se laisse guère comprendre, ce mot désignant, d'après Vladimirtsov, déjà par lui-même des personnes du genre féminin ('princesse'). L'addition du suffixe *-ži* indiquerait plutôt que la signification primitive du mot *begi* était celle du genre masculin.

d) Jučen, ma. *-le* et ma. *-se* forment les titres masculins.

M. Schmidt considère les éléments *-le* et *-se*, dans les mots *bögile*, *beile* et *beise*, comme suffixes, mais se tait sur leur origine et leur signification.

7. Laissant de côté les suffixes indiqués sous a), l'on peut diviser les suivants en deux groupes.

Les désinences turques et mongoles, ajoutées au mot *bäg* et à ses dérivés, servent à désigner des femmes, mariées ou non. Les suffixes de ce genre sont familiers à la langue mongole. W. Schott² en parle déjà dans ses *Études*, et l'on s'en est occupé dans divers travaux de grammaire. Vladimirtsov³ leur consacra, il n'y a pas longtemps, un article spécial. M. Pelliot⁴ enfin, a annoncé qu'il s'en occuperait. Tous ces travaux s'accordent à confirmer que, pour désigner le genre féminin, les Mongols possèdent trois suffixes, assez rapprochés l'un de l'autre: *-γči(n)*, *-či(n)* et *-ži(n)*, la nasale *(-n)* s'ajoutant, lorsque le mot est employé comme substantif à l'état absolu.

Dans la langue turque, ce problème n'a été encore que peu examiné. On n'y a dégagé, jusqu'à présent, que les deux suffixes simples: *-qa* et *-ča*, et le suffixe *-kăč* qui semble être composé de deux précédents (*-kă + -čă*). Le premier, comme nous l'avons vu, se rattache au suffixe diminutif caressant, bien connu des langues mongoles et tongouses: *-qan*, et il n'a pas dû avoir pour but, primitivement, de marquer le genre féminin.

L'origine de *-ča* n'est pas claire. L'on peut cependant se demander s'il ne possède pas de rapport avec les terminaisons *-ča ~ -žă*, *-či ~ -ži*, *-ču ~ -žu*, que l'on trouve dans les noms de pa-

¹ Доклады Академии Наук — В, 1930, p. 167.

² *Altäische Studien*, V.

³ Доклады Академии Наук — В, 1925, pp. 31—34.

⁴ T'P XXVIII, p. 171.

renté altaïques. M. Bang¹ a pu réunir un assez grand nombre de tels noms turcs; ajoutons-y, à titre d'exemple, les noms mongols: *egeči* 'soeur aînée' et *nayaču* 'parents du côté de la mère'. Parmi ces noms il y en a, comme le remarque avec raison M. Bang, qui n'indiquent que le degré ou le caractère de parenté, indépendamment du sexe; il n'en est pas moins intéressant de noter que, malgré cela, la moitié des mots cités par M. Bang, avec la terminaison *-ča* ~ *-ža*, désignent des femmes. Les suffixes qui primitivement servaient à marquer le nom de parenté, pouvaient être également employés à nommer différentes classes ou groupes sociaux. Ainsi, en mongol, nous avons *χaraču*, en turc *gamču*². Les suffixes: mo. *-ži* et turc *-ča*, pourraient s'expliquer d'une façon analogue. Quoiqu'il en soit, en voici, qui avancent parallèlement côte à côte: mo. *begiži* ~ *beyiži* et turc *biğčä* ~ *bičä*. Vladimirtsov rapporte encore les formes *bigiži* et *biži*, dignes d'attention, qu'il considère, peut-être injustement, comme résultant d'une déformation³.

Le suffixe *-qan* paraît avoir subi une évolution sémantique analogue. M. Ramstedt a relevé depuis peu l'existence d'un groupe de mots, formés par l'adjonction de ce suffixe aux substantifs de genre masculin; les mots en question servent à désigner aussi bien l'homme que la femme, comme l'on dirait un groupe social, et il cite les trois exemples rapportés ci-dessus: *tänriken*, *keüken* et *noyazan*⁴. Seulement, il est à regretter que nous n'en possédions que peu d'exemples, et que ceux-là même ne soient pas très sûrs: ainsi les dictionnaires ne connaissent *noyazan* que dans le sens de 'princesse'.

C'est ici encore le lieu de rappeler que, conformément à nos suppositions, *begi* pouvait désigner aussi bien la princesse que le prince.

Ainsi nous voyons que les suffixes *-qa* et *-ča* sont, selon toute vraisemblance, altaïques d'origine, sans qu'il soit toutefois certain qu'ils aient servi dès le début à marquer le genre féminin. Il n'en est pas moins hors de doute, que l'évolution de leur

¹ Túrán 1918, pp. 436—437.

² Vladimirtsov, Доклады Академии Наук — В, 1929, pp. 289—290.

³ Доклады Академии Наук — В, 1930, pp. 160—167.

⁴ Annales Academiae Scientiarum Fennicae, В, XXVII, p. 241.

signification n'ait abouti à ce que, à un certain moment et dans certain ordre d'idées, la tendance ne se soit manifestée de les utiliser précisément à cet effet. Cette tendance ne s'est pas généralement maintenue et, à part la langue karaïme, il n'en reste que fort peu de traces.

Quant au suffixe mongol $-(\gamma)\check{c}in \sim -\check{z}in$ il a pu posséder depuis longtemps une signification spéciale et jouir d'une plus vaste extension. A ce point de vue, arrêtons-nous un instant sur un autre groupe de titres relevés par F. W. K. Müller¹:

turc	<i>qayan</i>	<i>qayatur</i>
	<i>qan</i>	<i>qatur, qatın</i>
mo.	<i>ḡan</i>	<i>ḡatur</i>

Ici paraît se détacher un suffixe de genre féminin: $-tun \parallel -t\ddot{u}n$. Sur le terrain mongol, $-t\ddot{u}n$ a dû produire $-\check{c}in$, que nous rencontrons justement dans la langue mongole écrite, où il prend un usage assez répandu. La forme $-tun \parallel -t\ddot{u}n$ ne fut-elle donc pas, primitivement, la marque distinctive générale du genre féminin, dans les langues altaïques? En ce cas, sur le terrain turc, ce suffixe se serait atrophié de bonne heure; $-qa$ et $-\check{c}a$ auraient essayé de le remplacer, mais sans guère plus de succès.

8. Le second groupe de suffixes consiste en ma. $-le$ et $-se$. Ils ne peuvent pas être insérés dans le groupe précédent, car ils servent à former des titres masculins, et doivent ainsi posséder un autre sens propre. A cet égard, les titres jučen: *bögün* et *bögile* sont dignes d'attention. Palladius prétend, comme nous l'avons déjà vu, que le premier désigne un degré inférieur de gens privilégiés, et le second, pourvu du suffixe supplémentaire $-le$ un degré supérieur. Ne serait-ce pas que $-le$ indiquerait le nombre pluriel, fréquemment employé par rapport aux personnes qui occupent précisément une situation élevée? On pourrait songer, dans ce cas, soit au suffixe tongous $-l$, soit encore au turc $-tar \sim -lär$, qui auraient eu à subir une transformation, dans la langue jučen, ou bien une déformation, en transcription chinoise.

Jučen *bögile* a pu donner en mandchou *beile*, comme le supposait déjà Vasiliev, et comme l'approuvent aujourd'hui MM. Schmidt et Pelliot. Mais il n'est pas impossible que les prédécesseurs des Mandchous n'aient emprunté directement

¹ *Festschrift F. Hirth*, pp. 313--314.

aux Turcs le mot *bāilār*, sous la forme *beile*. Dans tel cas le mot mandchou *beise*, qui apparaît, à ce que nous savons, plus tard que *beile* (vers la moitié du XVIII^e s.) nous ferait voir également une désinence du pluriel, mais déjà mandchoue: *-se*. Au début, les deux formes synonymes *beile* et *beise* pouvaient servir l'une à côté de l'autre, quittes à se différencier plus tard, lors de la création, par les Mandchous, d'un système de titres princiers.

9. Pour résumer l'argumentation ci-dessus, nous devons bien reconnaître que la question de l'étymologie des titres qui nous préoccupent, demande encore des recherches supplémentaires. Mais il est, semble-t-il, possible d'affirmer dès à présent, que nous avons affaire, en réalité, à quatre titres fondamentaux: turc. *bäg*, mo. *begi*, jučen *bögin* et ma. *beile*, qui tous ont, vraisemblablement, un ancêtre commun, dans le titre chinois 貝 勒 *po < pāk*. Mais il est difficile de supposer (quoique, en théorie, ce ne soit pas impossible) que les divers groupes ethniques fussent devenus, indépendamment les uns des autres, les débiteurs des Chinois sur ce point. Les premiers qui commencèrent à se servir du titre chinois furent probablement les Turcs, chez lesquels il s'est enraciné le plus profondément et s'est propagé le plus au loin. Et ce fut justement par l'intermédiaire des Turcs, seuls ou bien avec la participation des Mongols, que ce titre pénétra chez de nombreuses populations asiatiques, chez lesquelles il put évoluer ensuite de façon tout à fait indépendante. Les Mongols s'en servirent plus ou moins, jusqu'à l'époque de leur grande expansion au XIII^e s., alors qu'ils en adoptèrent un autre: *noyan*, probablement aussi d'origine chinoise¹.

¹ Ramstedt, KSz, XVI, p. 77; Vladimirtsov, *Сравн. грамм.*, p. 305; M. Pelliot (TP XXVIII, p. 117) ne voit pas que rien n'appuie une pareille étymologie, mais nous n'en possédons pas d'autre.